Ms 295/2.

Numéro 2 — CE SUPPLÉMENT NE DOIT PAS ÊTRE VENDU SÉPARÉMENT — Samedi 4 Novembre 1882

Adresser tout ce qui concerne la rédaction du Supplément à
M. ROBERT ESTIENNE
9, boulevard des Italiens, 9

Ce Supplément est entièrement gratuit
pour les Abonnés et les Acheteurs au No.

ABONNEMENTS SPÉCIAUX
pour le Supplément Littéraire :
Trois mois, 2 f. 50. — Six mois, 5 f. — Un an, 10

Le Gaulois
SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

Adresser tout ce qui concerne la rédaction du Supplément à
M. ROBERT ESTIENNE
9, boulevard des Italiens, 9

ABONNEMENTS SPÉCIAUX
pour le Supplément Littéraire :
Trois mois, 2 f. 50. — Six mois, 5 f. — Un an, 10 f.

Le SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE paraît le Samedi matin à Paris. Il se trouve le Dimanche dans tous les Départements.

SOMMAIRE

PRÉFACE INÉDITE : *Duc de Broglie.*
A MADAME LA MARQUISE DE M*** : *Théodore Barrière.*
LE POÈTE ARANY : X. Z.
A CEUX QUI VEULENT SE METTRE AU THÉATRE : *Alexandre Dumas.*
LE NIVEAU DES HAUTES EAUX : *Bret Harte.*
LES SOUVERAINS D'ORIENT : *Théophile Gautier.*
MON PREMIER BILLET DE MILLE FRANCS : *Georges Lachaud.*
UNE ÉPHÉMÉRIDE par semaine.
A L'ETRANGER.
LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE *Robert Estienne.*

UNE PRÉFACE INÉDITE
DE
M. DE BROGLIE

La maison Calmann Levy mettra le 8 novembre en vente le nouveau livre de M. le duc de Broglie *Frédéric II et Marie-Thérèse*. Après le succès que ce livre a déjà eu dans la *Revue des Deux Mondes* auprès des esprits curieux et des gens de goût, nous croyons devoir donner au lieu d'un extrait du livre la préface qui est encore inédite.

M. de Broglie nous donne ce rare spectacle de nos jours, d'un homme politique qui s'élève au-dessus des misères et du train train de la vie ordinaire pour écrire des livres désintéressés.

Il est resté en cela de la vieille école des « honnestes gens » du temps passé, qui écrivaient leurs mémoires et se consacraient aux belles lettres, sans perdre pour cela le souci du bien du pays et qui, de quelque façon que leur vie se soit arrangée, honoraient la France par l'effort de leur intelligence, la patience de leurs travaux, la modération de leur ambition et leur conduite privée et publique.

M. de Broglie ne perd point la tête au milieu du brouhaha contemporain. Ce n'est ni d'un homme faible, ni d'un esprit banal, et il y aurait là de quoi forcer le respect de ses pires ennemis, s'ils avaient quelque idée de ce qu'était l'ancienne société.

Les études que je réunis ici, insérées l'année dernière dans la *Revue des Deux-Mondes*, ont été reçues avec bienveillance par les lecteurs de ce recueil. Je voudrais espérer que, réunies et complétées, elles obtiendront d'un public plus étendu le même accueil.

Je ne me dissimule pas qu'une part de l'intérêt que ces récits d'une époque déjà éloignée ont excité est due à la comparaison qu'on n'a pu manquer de faire entre le rôle qu'ont joué, dans la guerre de 1740, les diverses puissances qui s'y sont trouvées engagées, France, Autriche et Prusse, et celui que nous leur avons vu remplir dans les drames beaucoup plus douloureux dont nous avons été témoins. Je crois pourtant m'être absolument refusé à la tentation de fausser la vérité historique en cherchant dans le passé des allusions déplacées aux faits présents. Si, malgré ce soin scrupuleux, quelque ressemblance a pu être saisie et relevée çà et là entre les événements du dernier siècle et ceux du nôtre, ces rapprochements involontaires n'ont pu provenir que de la persistance de certains traits du caractère national, qui se transmettent de génération en génération chez tous les peuples et survivent au cours du temps comme aux vicissitudes des révolutions.

C'est ainsi que nos Français d'aujourd'hui, malgré la rénovation sociale que notre patrie a subie et dont les uns s'honorent et les autres s'affligent, sont plus semblables qu'ils ne pensent aux Français du dix-huitième siècle. Nos aïeux avaient déjà cette disposition (dont un souverain français de nos jours se félicitait avant d'avoir eu à s'en repentir) à partir en guerre pour une idée, c'est-à-dire à préférer à des résultats pratiques et positifs un but idéal dont la générosité et la grandeur séduisent leur imagination.

Rien n'eût été si aisé, je crois l'avoir fait voir, à la mort de l'empereur Charles VI, que d'obtenir de sa fille Marie-Thérèse, la cession de tout ou partie des Pays-Bas, une extension de territoire qui eût fortifié et peut-être affermi pour jamais la défense de notre frontière du Nord. A cet avantage de fait, certain et tangible, la France préféra l'idée de rétablir l'Empire germanique, dans sa conception primitive, c'est-à-dire affranchie de la prépondérance et de l'hérédité autrichiennes.

C'était un vrai Français, et de la meilleure race de nos compatriotes, par l'éclat de sa valeur et la vivacité et les ressources de son esprit, que ce maréchal de Belle-Isle qui fut l'instigateur de cette guerre pour mener à fin sa tentative, même pour la rendre possible, il fallait commencer par proclamer le désintéressement absolu de la France, et sa résolution de n'exiger pour elle-même aucun prix de ses efforts. C'est ce que Belle-Isle répétait encore à Frédéric, au moment même où cet allié, adonné à d'autres calculs, nous quittait pour faire consacrer entre ses mains la possession d'une riche province qu'il s'était appropriée par surprise et dont la couronne de Prusse jouit encore à l'heure qu'il est. La France s'engagea ainsi tête baissée dans une grande guerre dont toutes les charges finirent par tomber sur elle, et dont, dans la meilleure supposition, elle n'eût tiré qu'un profit imaginaire. Le rétablissement de l'Empire germanique, poursuivi dans ces conditions, était-ce autre chose qu'une manière appropriée à l'esprit du temps de concevoir ce vague principe des nationalités, dont nous avons été ainsi deux fois les champions avant d'en devenir les victimes? Sans dénaturer l'histoire par des assimilations arbitraires, on peut en tirer des leçons utiles qui, pour être un peu tardives, ne sont pas tout à fait superflues.

Duc de Broglie.

A MADAME
LA MARQUISE DE M...

L'auteur dramatique dont on vient d'inaugurer le monument et dont la pièce posthume *Tête de Linotte* obtient en ce moment un charmant succès de gaieté, avait d'ordinaire en son vivant l'humeur moins ouverte et la joie moins franche. Barrière qui fit du théâtre de toute sorte avec une habileté instinctive et consommée, quelque négligence et beaucoup d'esprit, reste, pour la critique et le public, l'auteur des *Faux bons hommes* et des *Filles de marbre*. *Dans cette dernière pièce il eut la bonne fortune de créer un type, Desgenais.*

Mais il y a type et type et l'on peut douter que Regnard lui-même, universel comme Figaro, *C'est Diogène chez Laïs qui semble avoir inspiré le créateur de Desgenais. Mais si Diogène* avait dit à Laïs les choses grossières que Desgenais dit à Marco, Laïs eut mis le cynique à la porte et tout le monde l'en eût approuvée. Tout porte à croire que Diogène fit chez Laïs tout autre chose que de la morale. On n'accep tera pas longtemps, peut être, un sage qui, comme Desgenais, vit avec les filles, quitte à leur tenir de temps en temps le langage d'un Joseph Prudhomme épileptique. En soumettant Desgenais à une analyse rigoureuse, on trouverait sans doute qu'il est constitué avec des éléments connus. On irait peut-être jusqu'à voir que c'est une sorte de Philinte dont l'absinthe a ruiné l'intelligence et qu'il en fait sortir du bon goût et du bon ton.

Après cela, on garderait de M. Théodore Barrière l'idée qu'il fut un bien habile homme de donner l'air d'un type tout neuf à un personnage ainsi constitué, et d'avoir, en gâtant les raisonneurs de la comédie classique, eu l'air de faire une création.

C'est l'esprit, le trait, le mot, le mot fin et fort, amer et comique qui donne tant de valeur à l'œuvre, d'ailleurs bien inégale, de Théodore Barrière.

Nous donnons ici la préface que Barrière mit en tête des *Soirées parisiennes* (1875) du Monsieur de l'Orchestre, un écrivain dont l'humour infatigable se renouvelle tous les jours.

« *Lanterne magique !*
« *Pièce curieuse à voir !!!* »

. . . . . .

Vous souvient-il de vos huit ans, marquise?

Oui, n'est-ce pas? puisque de cela il y a quinze ans à peine.

Quant à la vieille maison partenelle dont les lézardes majestueuses figuraient presque toutes (on ne sut jamais pourquoi) les fleurs aimées de la Maison de France;

Quant à ce manoir presque féodal ou *blié en plein Paris nouveau, et dont les* portes hospitalières n'étaient jadis si souvent ouvertes;

Vous devez bien vous le rappeler aussi;

Car sa grille monumentale qui, à cette heure encore, se cache vertueusement sous des lierres centenaires, votre calèche la côtoie chaque jour quand vous allez au Bois en compagnie de vos griffons d'Ecosse.

Et ses grands arbres, alors que vous passez, chuchotent à votre oreille de tendres reproches, belle ingrate qui les avez quittés pour le nid plus coquet, *plus en vue*, qu'avait bâti pour vous l'Elu de votre cœur, nid parfumé tout plein des élégances et des fantaisies de trois mondes, *maison de verre*, enfin, que votre belle vie si honnête et si pure vous permettait d'ailleurs.

A cette heure, de même que les vieux arbres vous demandent :

Te souviens-tu?
Je vous demanderai, moi :
Vous souvenez-vous?

. . . . . .

Oui, vous souvenez-vous, marquise, d'un certain soir de novembre 1860?

La Duchesse, votre mère, avait fait, quelques jours auparavant, une chute de cheval assez grave; elle ne pouvait encore se lever de sa chaise longue, et *je conversais* à voix basse avec elle, tandis que, plus loin, le Duc, vous tenant sur ses genoux, un peu tremblants déjà, vous donnait, à grand'peine, une leçon d'anglais :

— *We are told that the sultan Mahmoud*, disait le duc;

We are told that the sultan Mahmoud, répétiez-vous entre vos petites dents serrées comme les perles d'un collier;

Ah! c'est qu'il ventait fort ce soir-là; la grêle fouettait avec rage les saints martyrs aux robes de pourpre et aux auréoles d'azur plaqués sur les vitraux gothiques du petit salon servant de cadre *à ce doux tableau de famille.*

Et le sommeil vous gagnait! vos longs cils noirs, lourds rideaux de velours *tombant de vos paupières, vous tiriez héroïquement, mais en cachette, les petites boucles blondes* qui se crispaisnt en spirales sur votre cou de cygne!

Tout à coup, les accents criards d'un orgue de Barbarie retentissaient au loin dans la rue déserte, en même temps qu'une voix pleurarde psalmodiait :

« *Lanterne magique!*
« *Pièce curieuse à voir!!...* »

Et aussitôt le sommeil s'envolait, effarouché; et vous vous échappiez, gracieuse couleuvre, d'entre les genoux paternels qui vous retenaient captive.

Bientôt, à votre prière, les sonnettes tintaient, les valets accouraient, l'un d'eux allait bien vite ouvrir la petite porte de l'hôtel, et, une minute après, sur l'un des panneaux de la salle à manger des réceptions intimes, *la nappe était mise* pour le régal de vos yeux agrandis tout à coup par la curiosité et l'émerveillement :

« *Lanterne magique!*
« *Pièce curieuse à voir!!* »

Et les verres, furieusement enluminés, se succédaient, glissant, rapides, dans le grand cercle lumineux.

Et tous les gais fantoches que vous aviez admirés déjà dans ces théâtres subventionnés par l'enfance, et que l'on nommait Guignol et Séraphin, vous les retrouviez là, sur cette page blanche tirée aux quatre coins.

Ah! vos rires de printemps! vos exclamations naïves!

Je les entends encore!

« C'est lui! (disiez-vous), c'est *Polichinelle*, toujours ivrogne! c'est *Pierrot* « toujours paresseux! c'est *Colombine*, « toujours coquette! c'est *Arlequin*, toujours voleur! (et toujours capon) ces « deux gros matamores, avec leurs grandes épées, qui reculent sans cesse et « ne se battent jamais! »

« C'est *Peau d'âne!* c'est *Cendrillon!* qui m'ont tant fait pleurer!

« C'est *le Pont cassé* qui m'a tant fait rire! »

« *Les canards l'ont bien passé!* »
(Chantait l'orgue en ce moment).

Nous ne faisiez alors à ceci aucune allusion politique, marquise?
Vous avez dû y réfléchir depuis!

. . . . . .

Mais quand l'orgue, obéissant, entamait le trémolo chargé de soutenir le morceau capital :

Voilà le cadran solaire!
Tire lire laire,

Vous détourniez pudiquement les yeux car vous compreniez déjà, instinctivement, la nécessité de cette grande institution qu'on nomme :

La Censure.

Quoi qu'il en soit, à cette époque-là, marquise, vous éclatiez de joie et vous battiez des mains, parce que toutes ces figures gracieuses ou grotesques vous faisaient remonter dans le passé! Un passé de trois mois!

Tout un siècle à huit ans ans!

Eh bien! j'ai mieux que cela à vous offrir à cette heure, madame!

L'année vécue (j'entends : l'année mondaine) vous pouvez la revivre.

Feuilletez le volume que je vous envoie, il est plus indiscret qu'il n'est gros! feuilletez le hardiment néanmoins,

Il est de votre monde.

L'auteur, il est vrai, n'a pas fait comme le singe de la Fable :

Il n'a pas oublié d'éclairer sa lanterne.

La flamme, au contraire, s'y joue, vive et scintillante, comme un reflet joyeux de l'esprit parisien; seulement, si sa lanterne brille,

Elle n'aveugle pas.

Faites glisser les verres, madame!

Tournez les pages, marquise!

Et tous les fantoches de notre cerveau :

Pâles héroïnes, héros songeurs, tyrans de carton, tribuns en baudruche, conseillers épouvantails *pour vergers*, margotons trônant et jocrisses détrônés, reviendront de bonne grâce faire la parade devant vous, affublés des oripeaux étranges et charmants que décroche Grévin au Temple des chimères.

. . . . . .

Marquise! c'est l'année naissante!

Les vents d'orage ont, depuis longtemps, dispersé les grotesques mais pacifiques acteurs qui savaient charmer votre enfance.

A l'orgue de Barbarie a succédé l'orgue populaire

Vox populi!

Et la France aujourd'hui a deux Lanternes magiques au lieu d'une.

Deux chambres noires où vont se refléter bien des nuances diverses;

Se succéder bien des personnages nouveaux.

Allons! matassins, pierrots et matamores!

Revenez et soyez public à votre tour!

Et jugez ceux qui vous succèdent!

Ce n'est plus pour vous mais pour d'autres que l'on va crier à cette heure :

Lanterne magique!
Pièce curieuse à voir!!

Théodore Barrière.

LE POÈTE ARANY

Les journaux hongrois ont rendu compte des funérailles du poète hongrois, Jean Arany, qui ont eu lieu la semaine dernière à Budapest. Plus de cent mille personnes suivaient le convoi, ayant à leur tête S. E. le cardinal Haynald, archevêque de Colocza et Bacs; les ministres de S. M. l'empereur François-Joseph, roi apostolique de Hongrie; MM. Tisza, *président du conseil; comte Szapary*, comte Széchenyi, baron Orczy, comte Kemeny, comte Raday, comte Kalnoky, Kallay; M. Smolka, *président du Reichsrath; les généraux Graef, Ghyczy, Henneberg, Fezervary, Gelich*, etc., etc. Un véritable deuil national.

***

Jean Arany est né en 1817, en Hongrie, dans un grand village du comitat de Bihar, à Nagy-Szalonta, d'une famille de pauvres paysans. Son père était calviniste, lui-même est mort calviniste, et l'on a remarqué que derrière son cercueil marchait au premier rang un prince de l'Eglise catholique, le cardinal Haynald, qui rendait ainsi hommage à son caractère. Son père lui apprit lui-même à lire et à écrire. La Bible fut son premier livre. A l'école du village où il fut envoyé, une fois en possession du secret de la lecture et de l'écriture, il étonna ses camarades et ses maîtres par son goût et sa facilité pour les vers. Ses heureuses dispositions décidèrent sa famille à lui faire perfectionner ses études dans une école supérieure, à Debreczen, où il dut donner des répétitions aux enfants plus jeunes que lui pour gagner son pain.

***

Au sortir de cette école, que faire pour vivre? Il s'engagea comme acteur dans une troupe de comédiens nomades, où il joua les Remords de Macbeth, la Jalousie d'Othello, les Doutes d'Hamlet, les Colères de Coriolan, les Transports de Roméo. Entre les représentations et les répétitions, il approfondissait sa connaissance de l'allemand, du latin, du grec, de l'anglais, et, avec la Bible, il faisait d'Homère et de Shakespeare ses compagnons de prédilection.

Au bout de quelques mois, abreuvé de dégoûts, et comme il dormait dans un bois, il vit en songe sa mère se mourir. Il se réveilla en sursaut, ruisselant d'une sueur glacée, il dit adieu à ses camarades et courut à pied quatre-vingts lieues pour rentrer à Nagy-Szalonta, où il put recueillir le dernier soupir de sa mère. Il n'est point d'amour comme celui qu'on a pour sa mère!

Son père était courbé sous le poids des ans. Il était né dans la vieille chaumière où il était né lui-même. Pour lui témoigner leur sympathie, ses compatriotes le nommèrent professeur à cette école communale de Nagy-Szalonta, où il avait appris les premiers éléments des belles-lettres.

Bientôt après, il devenait — devinez quoi? — notaire à Nagy-Szalonta. Il faut croire que son étude lui laissait quelques loisirs, car en anglais, en grec, en latin, en allemand il devint de première force.

C'est à cette époque qu'il épousa Julianne Ercsey, dont il a eu une fille, Juliette, et un fils, Laszlo.

Nous sommes en 1845.

Pendant la période électorale, quelques excès ayant été commis dans son comitat de Bihar, le notaire s'arracha — sans peine, car la muse le sollicitait sans cesse! — de ses pacifiques occupations, pour écrire un poème héroï-comique : *La Charte perdue*, qui fut couronnée par l'Académie hongroise et le tira définitivement de l'obscurité.

Le vent soufflait à la politique. En 1847, paraissait son *Toldi*, qui obtint également les palmes académiques et le fit proclamer créateur de l'épopée hongroise.

En 1849, à la Révolution, il vint à Budapest prendre possession d'un emploi au ministère de l'intérieur, jusqu'au jour où la tempête le contraignit à chercher un asile dans son Nagy-Szalonta, ce nid paternel où l'oiseau revenait après chaque épreuve trop rude. C'est à cette époque qu'il donna l'hospitalité à son ami, autre grand poète hongrois, Petœfi Sandor. Qu'est devenu Petœfi Sandor? A-t-il été tué à Vilagos où succomba l'indépendance de la Hongrie? A-t-il été pris par les Russes et exilé en Sibérie, comme le prétend la légende hongroise?..

Quand la tourmente fut passée, Arany devint professeur à Nagy-Koros, où il enseignait la littérature hongroise et expliquait les poètes latins; puis il fut appelé à Budapest en qualité de secrétaire général de l'Académie hongroise.

Ce poète, à l'esprit inquiet, à l'existence traversée, d'un caractère modeste, d'un complet désintéressement, était un chef-d'œuvre d'honnêteté. On cite de lui des traits exquis :

Ayant vendu à un éditeur son poème : *Les Cziganes de Nagy-Ida*, il apprit quelque temps après, que cet éditeur avait éprouvé sur son livre une perte de cinq cents florins. Arany prit aussitôt cette somme sur le plus clair de ses économies et la lui envoya avec ce billet : — « Je ne veux causer de préjudice à personne. » — Quand un éditeur s'enrichira avec un livre et offrira à l'auteur de partager son gain avec lui, nous l'irons dire à M. Jules Grévy.

Dans ces derniers temps, son état de santé l'empêchait de remplir ses fonctions de secrétaire général de l'Académie hongroise, qui décida qu'il garderait le titre et les appointements de ces fonctions, déléguées à Mgr Fraknoi. Trois ans s'étaient écoulés, lorsqu'on apprit qu'Arany n'avait pas touché un centime de ses appointements qui se trouvaient intégralement dans la caisse de la Banque, chargée d'administrer les fonds académiques. — « Je n'ai point travaillé, répondit-il, on ne me doit rien. »

Outre la *Charte perdue*, *Toldi*, les *Cziganes de Nagy-Ida*, Arany a publié d'autres poèmes : *Catherine*, la *Légende des Huns*, la *Conquête de Murany*; un grand nombre de morceaux poétiques insérés dans les revues maggyares; la traduction en sa langue maternelle du *Songe d'une nuit d'été*, d'*Hamlet*, du *Roi Jean*, des comédies d'Aristophane, des fables de La Fontaine, et — lettrés, pardonnez-lui! — de quelques chansons de Béranger.

Aucun poète hongrois, sans en excepter Petœfi Sandor, n'a manié la langue maggyare avec plus de souplesse, de force, de précision, d'élégance. L'imagination ne l'emportait que lorsqu'il s'était si solidement assuré sur ses étriers qu'aucun écart n'était plus possible. Arany est le premier poète épique de la Hongrie contemporaine, comme Petœfi Sandor en est le premier lyrique.

***

Voici la traduction d'une poésie d'Arany, écrite en 1850, après la répression de l'insurrection hongroise par la Russie, après la soumission de la patrie maggyare à l'Autriche. C'est une allégorie politique. Rachel ou la Hongrie exhale ses plaintes contre l'Autriche et la Russie. Les allusions qui faisaient courir dès dangers au poète ont donné à sa langue une flexibilité et un éclat qui permettront au lecteur de se faire une idée du génie d'Arany :

LES PLAINTES DE RACHEL

Sur les ondes de mon lit blanc et doux, comme vous dormez gentiment, ô mes jolis petits nourrissons! Mais est-ce bien là le sommeil?... Que tardez-vous à accepter le sein qui vous invite?... J'attends votre réveil avec un fol espoir.... Ah! ah! en vain!!...

Hélas! vous ne vous éveillerez plus... Je le sais!... Votre repos est plus que du repos... Je sais tout... Hélas!... Votre sourire ne répondra plus à mes yeux, vos lèvres ne balbutieront plus un baiser à mes lèvres suppliantes...

Vous êtes morts... morts!... Voici la blessure profonde... Comme si la colombe, à peine éclose, n'était point tuée, quand son cœur est effleuré!

Ah! que j'embrasse les lèvres sanglantes de la blessure! Bien qu'elles crient vers le ciel, comme elles sont muettes et glacées... Elevez votre voix! Demandez la vengeance du Ciel!... Que le cruel meurtrier soit châtié sans merci!

A quoi bon!... Je n'ai plus de fils!... Ce petit ruisseau qui fait battre le cœur ne saurait désormais couler, même si l'on y versait des océans de sang...

Terrible Hérode! Puisque tu aiguises le tranchant de ton glaive contre les innocents, pourquoi le confier à d'autres? Pourquoi n'es-tu pas venu toi-même, avec tes yeux arides? Peut-être la source de la miséricorde aurait-elle jailli de ton cœur de pierre...

Ah! si tu avais vu, mes enfants, ma vie! Je suis tombée en sanglots, aux genoux du mercenaire féroce : je l'ai supplié de ne pas leur faire de mal, de ne pas les tuer...

..... Ses yeux se noyaient de larmes, j'ai cru qu'il ne leur ferait rien... j'ai oublié qu'il n'était qu'un instrument! Si tu avais été là, toi, roi de marbre, à la vue des douleurs d'une mère.... tu n'aurais pas tué mes fils...

Femmes de Bethléem, n'enviez pas ces douleurs : car si vous n'aviez point, comme Rachel, tant de droits à une fière espérance, vous n'avez souffert que la moitié de ce qu'elle souffre...

Demain, il y aura des funérailles... Venez, oh! par grâce, venez! Allons ensemble voir le jardin des morts!... Je n'en ai plus peur maintenant!... Couchons-les doucement mes pâles enfants, qui dorment déjà dans le sein de Dieu...

Le beau printemps est tombé de l'année... Une génération s'est détachée de l'Humanité... La voilà dans le cimetière... Beaucoup d'enfants deviendront des hommes... Mais, dans ces deux années, aucun ne fêtera sa naissance...

Pourquoi se plaindre?... Je vois, je vois.... L'avenir s'entr'ouvre... Au loin... Tout près... Il est là Celui qu'ont chanté les lèvres inspirées des prophètes!... Il est né, le roi de Judée!...

Jalouse, implacable tyrannie!... Mais, ne l'oublie pas, Hérode ivre de sang!... Lui, lui, il vit, il deviendra puissant!... Et toi, tes jours sont comptés... Le temps se rajeunit... Ce qui fera trembler tes armes, c'est la parole, c'est l'idée!

***

Il y a dans ce morceau un cri sublime : « Allons ensemble voir le jardin des morts!... je n'en ai plus peur maintenant!... » — Ces fureurs, ces tendresses, ces désespoirs, ces espérances se succèdent dans une harmonie admirable. Rien de cherché, rien de factice. C'est une lamentation partant du fond de l'âme, et s'exhalant en des sentiments si sincères, si exacts, qu'à la lecture on les éprouve dans leur ordre, dans leur mesure, qu'on en ressent tous les tressaillements, comme si ce chant sortait de votre âme elle-même!...

La mélancolie qu'inspirent les soleils couchants qui embrasent les blés de la puszta, mélancolie étrange qui marque si originalement la race hongroise, et où l'on ne reconnaît plus l'Europe, mais où l'on pressent l'Asie, une Asie inquiète, ébauchée, colore ces vers de couleurs tantôt sombres comme les plaines grises des bords du Danube, tantôt fulgurantes comme l'horizon du Sinaï.

X. Z.

A CEUX QUI VEULENT
SE METTRE AU THÉATRE

Il s'est fait bien du bruit autour des comédiens, dans le courant de cette semaine, et Paris a semblé divisé en deux camps, comme les Montecchi et les Capuletti. Nous donnons, pour clore la discussion, un excellent article de Dumas père où les commençants au théâtre trouveront de sages conseils. L'autorité des artistes fameux desquels Dumas a publié les lettres se renforce, en cette occasion, des commentaires de l'auteur d'*Antony*.

Il nous est passé hier sous les yeux, chers lecteurs, deux lettres si curieuses, que nous les avons copiées et que nous n'hésitons pas aujourd'hui à vous en faire part.

Ces lettres répondent à une pensée qui nous est souvent venue à propos de jeunes gens qui se destinent au théâtre, et qu'a brutalement éveillée, il y a quelque jours encore, une phrase qui se trouve dans la première scène du *Mercadet* de Balzac.

Cette première scène est consacrée à l'exposition, et l'exposition est faite par M. Justin, domestique de Mercadet, par mademoiselle Thérèse, femme de chambre de madame Mercadet, et par mademoiselle Virginie, cuisinière de la maison.

Qu'on nous permette d'emprunter quelques lignes à cette exposition.

Elles nous conduisent où nous voulons aller.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUSTIN. — VIRGINIE. — THÉRÈSE.

JUSTIN. — Oui, mes enfants, il a beau nager, il se noiera, ce pauvre M. Mercadet.

VIRGINIE. — Vous croyez?

JUSTIN. — Il est brûlé... et, quoiqu'il y ait bien des profits chez les maîtres embarrassés, comme il nous doit une année de gages, il est temps de nous faire mettre à la porte.

THÉRÈSE. — Ce n'est pas toujours facile. Il y a des maîtres si entêtés! J'ai déjà dit deux ou trois insolences à madame, et elle n'a pas eu l'air de les entendre.

VIRGINIE. — Ah! j'ai servi dans plusieurs maisons bourgeoises; mais je n'en ai pas encore vu de pareille à celle-ci. Je vais laisser les fourneaux et *aller me présenter au théâtre pour jouer la comédie...*

Ces derniers mots dénotent l'observateur et renferment une critique sanglante.

Comment se fait-il que la première idée qui vient à un commis renvoyé de son magasin, ou à une chambrière renvoyée de chez ses maîtres, se formule dans cette phrase si impertinente pour les vrais comédiens : *Je vais me mettre au théâtre?*

C'est que l'art dramatique, aussi bien que l'art littéraire, a le malheur d'apparaître aux esprits ignorants comme une chose qui n'a pas besoin d'être apprise.

Le commis renvoyé de son magasin ne s'aviserait jamais de dire : « Je vais me faire peintre; » ni la chambrière chassée de chez ses maîtres, de dire : « Je vais me faire musicienne. »

Il sait que, pour devenir peintre, il faut apprendre la peinture : on sait que, pour devenir musicien, il faut apprendre la musique. Et le commis n'a pas la patience d'apprendre la peinture; et la chambrière n'a pas la patience d'apprendre la musique.

Mais l'art dramatique, il n'y a pas besoin de l'apprendre. Tout le monde peut jouer la comédie.

Hélas! voilà pourquoi il y a si peu de comédiens!

Que les jeunes gens ou les jeunes filles qui se destinent au théâtre lisent les mémoires de Lekain ou d'Iffland, de mademoiselle Clairon ou de mademoiselle Dumesnil, et peut-être alors se feront-ils une idée de ce que l'on appelle *jouer la comédie*.

Dugazon a raconté quelque part qu'il avait trouvé trente manières, toutes comiques, de remuer le nez, c'est-à-dire l'organe le moins mobile de tout le visage.

Talma avouait à qui voulait l'entendre que ce n'était que dans les dernières années de sa vie qu'il s'était fait une idée bien exacte de l'art qu'il avait porté cependant à une si grande hauteur.

Et Félix, l'ex-souffleur du Théâtre-Français, vous dira que, jusqu'au jour de sa retraite, mademoiselle Mars l'a fait venir chez elle, non pas une fois, non pas deux fois, non pas trois fois par semaine, mais tous les jours, pour répéter ses anciens comme ses nouveaux rôles.

Si les commis et les femmes de chambre avaient idée d'un pareil travail, je doute qu'il leur échappât si facilement de dire : *Je vais me mettre au théâtre.*

Il est vrai qu'à côté de ceux-là, il y a les artistes qui doutent.

Les deux lettres que nous allons citer, et qui, à treize ans d'intervalle, furent adressées, l'une par l'homme qui a créé Grosmane, l'autre par celui qui a créé Frantz Moor, à un artiste appartenant à cette dernière catégorie, en fournissent la preuve.

Nous croyons que c'est une chose intéressante pour tous ceux qui, de près ou de loin, par profession ou par goût, tiennent à l'art dramatique, que l'opinion qu'expriment eux-mêmes, à l'endroit de la carrière difficile à laquelle ils se sont voués, deux maîtres de la taille de Lekain et d'Iffland.

Voici d'abord la lettre de Lekain :

Paris, ce 20 novembre 1777.

« J'ai mille raisons, monsieur, de ne point vous donner les conseils que vous me demandez au moment où vous hésitez à choisir l'état de comédien. La meilleure de ces raisons est peut-être la solitude dans laquelle je vis maintenant, et qui m'inspire de vous être utile; la seconde raison, c'est que je n'ai jamais conseillé à un jeune homme de quitter la carrière qu'il avait embrassée pour celle du théâtre : ceux qui sont nés pour être comédiens suivent l'inspiration de leur génie sans demander conseil à qui que ce soit; mais celui qui n'a que *du goût* pour un état si difficile et si cruellement avili, celui-là doit sérieusement réfléchir avant de faire un pas duquel dépend le bonheur ou le malheur de sa vie.

« Moi, monsieur, je ne puis vous faire comprendre cela comme je le voudrais bien, car je ne suis pas un mentor de la jeunesse : c'est l'affaire de vos amis et de vos parents. Vous me paraissez trop intéressant pour que je ne vous parle pas avec franchise. Je vous en supplie, laissez encore s'écouler quelque temps avant que d'exécuter votre dessein. Maintenant vous ne voyez que les fleurs de cette carrière, et vous n'en connaissez pas les épines. Hélas! qui au monde a été plus que moi blessé par les épines? et, malgré cela, cependant, mes ennemis eux-mêmes avouent que j'ai un grand talent. A quoi donc doit s'attendre celui qui court après la gloire sans l'atteindre jamais? Il est vrai qu'il y a un moyen d'avoir des succès sans talent : il y en a même deux : arrogance et impudeur; mais vous me semblez incapable de vous servir de tels moyens.

« Voilà, monsieur, ce que m'a inspiré l'estime que j'ai pour vous, et je ne puis que vous abandonner à vos sages réflexions.

« LEKAIN. a

A quelle époque Lekain écrivait-il cette lettre décourageante? Après vingt-sept ans de théâtre, et un an avant sa mort!

L'année où Lekain écrivait cette lettre, Iffland débutait.

Treize ans après, le même homme qui s'était adressé à Lekain s'adressait à Iffland, et Iffland lui répondait à son tour la lettre suivante :

« Berlin, 30 octobre 1790.

« Je ne me suis jamais trouvé dans un embarras pareil à celui où vous me plongez, monsieur, quand je songe que le conseil que vous attendez de moi décidera peut-être de votre avenir.

« Votre vocation de comédien est

MAGYAR TUDOMÁNYOS AKADÉMIA KÖNYVTÁRA

réelle. Ce point ne fait aucun doute dans mon esprit; mais, dans cette carrière, comme dans toute autre, l'avenir dépend trop exclusivement d'une foule de petits riens pour que je puisse vous prédire que, malgré votre talent, vous ne regretterez pas un jour d'avoir choisi cet état.

« Vous avez le sentiment de votre mérite ; mais vous avez besoin d'avoir pour guide un directeur qui aime votre talent, qui prenne soin de mettre ce talent en relief, en même temps que, le plus possible, il cachera vos défauts. Mais qui vous dit, au contraire, que vous n'en trouverez pas un qui, diminuant vos dispositions par la fatigue et la mauvaise humeur, finira par étouffer ce talent qu'il aurait dû protéger ?

« Cependant, moi-même, j'ai commencé comme vous. Mille obstacles m'ont repoussé, et je ne dois qu'à mon ardent amour de l'art, à mon opiniâtreté presque insensée, de ne pas m'être arrêté à moitié chemin.

« Mais, voyez, je pressentis que chacun me conseillerait de ne point choisir cette carrière ; aussi, quand je la choisis, je ne demandai conseil à personne. Je puisai en moi-même la force de lutter avec tous et contre tous, et c'est parce que vous me demandez si vous devez choisir cet état, que j'ai presque envie de vous dire : Ne le choisissez pas.

« Au reste, ne voyez dans tout ceci que des vœux pour votre bonheur, de l'estime pour votre talent et du respect pour votre famille.

« IFFLAND. »

Maintenant, chers lecteurs, pourquoi ai-je imprimé ces deux lettres ? C'est pour y renvoyer, comme étant l'expression de ma pensée, ceux qui viendront me demander le même conseil que le jeune homme demandait à Lekain en 1777, et l'homme à Iffland en 1790.

Alexandre Dumas.

(*Calmann-Lévy*, *édit.*)

LE NIVEAU DES HAUTES EAUX

Par ce temps d'inondations générales, en Angleterre, en Italie, à Nice, dans les Basses-Alpes, il nous a paru intéressant de reproduire la nouvelle suivante de Bret Harte. Le romancier américain est peu lu, tout fameux qu'il soit, et l'on s'en fie à sa réputation, sans que beaucoup de gens prennent la peine de s'assurer qu'il la mérite. La nouvelle très dramatique que nous reproduisons aujourd'hui, excitera, nous l'espérons, la curiosité publique à l'endroit du grand écrivain que possède en ce moment l'Amérique.

Quand la mer s'est retirée, on peut apprécier l'immensité du marais de Dedlow. Aucun détail n'échappe alors de sa surface basse, spongieuse, où les flaques d'eau noirâtres, les bourbiers tortueux s'entrelacent pareils à des anguilles jusqu'à la baie largement ouverte. Çà et là sortent les lances vertes et gluantes de quelques joncs. La ligne ondoyante de sables dispersés vous fait songer au retour imminent de l'eau, avec une tristesse qu'aucun rayon de soleil ne réussirait à dissiper. *Les prairies semblent être elles-mêmes pénétrées de cette idée lugubre, la végétation n'ose y prendre son essor* ; dans le fruit amer de l'airelle en touffes, qui mûrit, on croit reconnaître une douceur naturelle, altérée, aigrie par l'effet de l'eau froide.

Vous pouvez maintenant vous figurer ce lieu sinistre au temps des hautes eaux, et je veux vous raconter une histoire dont il fut le théâtre Jamais je n'ai chassé sur le marais de Dedlow sans me la rappeler. Le journal du comté l'a donnée naguère en deux mots, mais je l'ai entendue, moi, avec tous ses détails éloquents, de la bouche même de l'héroïne. Il me faut désespérer de rendre l'émotion, la couleur toute particulière d'un récit de femme; en voici du moins la substauce.

Elle demeurait à moitié chemin de la grande fondrière et d'un cours d'eau assez considérable débouchant, quatre milles plus loin, dans un estuaire formé par l'océan Pacifique, sur la longue presqu'île sablonneuse qui forme le bord sud-ouest d'une baie splendide.

Sa maison était une petite cabane que de solides pilotis élevaient de quelques pieds au-dessus du marais, à une distance de trois milles des établissements riverains. Le mari exerçait un métier profitable dans ce pays, dont l'industrie est l'exploitation du bois de charpente. Dès les premiers jours du printemps il partit au jusant d'une grande marée, pour transporter le train de bois à l'autre extrémité de la baie, comme de coutume.

Au moment où il la quittait, la femme remarqua un certain aspect froid du ciel et elle se rappela avoir entendu son mari dire aux compagnons qu'il fallait s'efforcer de terminer leur voyage avant qu'éclatât le coup de vent sud-ouest qu'il voyait se préparer. *Dans la nuit survint [illegible], plusieurs grands arbres [illegible]raches et la maison était secouée comme le berceau de son enfant.*

Peu lui importait cependant ; elle savait que celui en qui elle avait confiance avait fixé les barres et les verrous de sa propre main prévoyante et vigoureuse, elle savait que s'il avait eu la moindre inquiétude pour elle, rien ne l'eût décidé à l'abandonner.

***

Cette pensée, les soins domestiques et l'état maladif de son petit enfant l'empêchèrent de trop se préoccuper du temps sauf pour souhaiter que son mari fût à l'abri avec le chargement, là-bas, à Utopia; mais dans la journée cependant elle remarqua, en sortant pour soigner la vache et les poules, que la marée montait jusqu'à la barrière de leur petit jardin et que le mugissement du ressac sur la grève du Sud lui arrivait distinct.

Elle aurait aimé parler de ces choses à quelqu'un et elle pensa qu'elle irait bien chez Ryckman, son plus proche voisin, s'il ne demeurait pas si loin, si le temps n'était pas aussi mauvais, la route impraticable. Toute la nuit, sans savoir pourquoi, elle ne put dormir ni même se résoudre à se coucher. La tempête s'était quelque peu apaisée, mais elle prêtait toujours l'oreille aux bruits du dehors, essayant de lire en même temps ; comme les mots lui paraissaient embrouillés et vides de sens, elle fut forcée enfin de fermer son livre et de se tourner vers le berceau, qu'elle se mit à remuer en songeant à l'avenir de celui qu'il contenait.

Il était près de minuit quand elle se jeta enfin tout habillée sur son lit. Combien de temps dormit-elle ? Il lui eût été impossible de le dire, mais elle s'éveilla la gorge serrée, toute tremblante, et se trouva debout au milieu de la chambre, pressant baby sur sa poitrine et parlant tout haut. Baby criait ; elle le promena de long en large, essaya de l'apaiser.

Tout à coup elle entendit gratter à la porte, qu'elle ouvrit avec crainte ; ce n'était que le chien, qui entra, dégouttant d'eau, dans la chambre. Elle eût voulu regarder dehors ce qui se passait, mais le vent secouait la porte avec tant de furie qu'à peine pouvait-elle la tenir. La pauvre femme resta quelque temps assise, puis se recoucha. L'oreille tout près du mur de la cabane, elle crut entendre une fois ou deux quelque chose comme un frôlement de branches, puis un glouglou comparable à celui que l'on fait en avalant, puis un clic-clac singulier.

***

Elle se mit sur son séant, et au moment même, son attention fut attirée par quelque chose qui glissait sous la porte de derrière et avançait jusqu'au milieu de la chambre. Ce n'était pas d'abord beaucoup plus gros que son petit doigt, mais cela prit bien *vite la largeur de la main et se répandit sur tout le plancher. C'était de l'eau ! Elle courut aux deux portes, les ouvrit toutes grandes [illegible] et ne vit rien que de l'eau. Elle courut à la fenêtre et ne vit que de l'eau encore.*

Son mari lui avait dit, elle s'en souvenait bien, que la marée survenant à intervalles réguliers que l'on pouvait calculer, n'offrait aucun danger et que mieux valait vivre près de la baie que près de la rivière susceptible de déborder en tout temps : mais était-ce la marée ? Elle retourna ouvrir la porte de derrière et jeta dehors un bâton, qui s'en alla flottant du côté de la baie ; elle prit un peu d'eau dans le creux de sa main pour la porter à ses lèvres : l'eau était fraîche et douce. C'était la rivière, ce n'était pas la marée.

Elle ne s'évanouit point, Dieu merci. Une main miséricordieuse la soutint et la fortifia dans ce moment épouvantable : sa ferreur tomba comme un vêtement ; elle cessa de trembler, et ensuite parmi les épreuves de cette lugubre nuit elle ne perdit plus sa présence d'esprit ! Tirant le lit au milieu de la chambre, elle plaça dessus une table, et, sur la table, le berceau. L'eau baignait déjà le plancher à la hauteur de ses chevilles, la maison, une fois ou deux, remua si perceptiblement, le flot la battait de telle sorte, que les armoires s'ouvrirent.

***

Quelque chose semblait se heurter contre le mur ; elle avança la tête et s'assura que le grand arbre déraciné, près de la route, à l'extrémité du pâturage, était descendu jusqu'à la maison. Heureusement ses longues racines traînaient sur le sol et l'empêchaient d'aller aussi vite que le courant, sans cela toute la force des pilotis n'aurait pas résisté au choc. Le chien s'était élancé sur ce tronc noueux, et, accroupi près des racines, grelottait, se plaignait. Ce fut pour elle un rayon d'espérance. Elle arracha du lit *l'une des lourdes couvertures pour envelopper l'enfant et entra* résolûment dans l'eau de plus en plus profonde.

Au premier mouvemant que fit l'arbre vers la cabane, elle bondit auprès du chien. Dieu permit qu'elle prît pied sur cette écorce glissante, s'accrochant d'un bras aux racines, de l'autre retenant son enfant, qui pleurait. Un craquement se fit entendre près de la porte et toute la façade de la maison qu'elle venait de quitter tomba en avant, comme tombent les bestiaux avant de se coucher. Au même moment le grand sapin rouge décrivit un demi-cercle et emporta sa cargaison vivante à la dérive dans la nuit.

Malgré l'émotion, le danger et la peine qu'elle avait à calmer l'enfant, et les menaces du vent autour d'elle, elle regardait — aujourd'hui cela lui semble absurde — elle regardait sa cabane emportée en songeant qu'elle aurait mieux fait de mettre une autre robe et de prendre les meilleurs vêtements du baby, et elle priait que la maison fût épargnée afin qu'à son retour *il* eût quelque chose à retrouver ; ce serait un peu moins triste pour *lui*. Comment saurait-il ce qu'ils étaient devenus, elle et baby ? — Cette pensée la faisait défaillir, mais elle avait autre chose à faire que de s'affliger ; chaque fois que les racines de son arche rencontraient un obstacle, tout le tronc faisait une révolution qui la trempait deux fois dans l'eau noire.

Le chien, qui l'effrayait en courant sur toute la longueur de l'arbre avec des aboiements de détresse, finit par tomber. Il nagea quelques temps auprès d'elle et elle s'efforça de l'aider à remonter, mais il était devenu comme fou, disait-elle, et ne s'aidait plus lui-même. Enfin elle le perdit de vue pour jamais. Ils étaient tout seuls, elle et l'enfant. La lumière qui *avait brûlé durant quelques minutes dans ce qui restait de la cabane abandonnée s'éteignit soudain ; impossible de calculer désormais de quel côté l'emportait le courant.*

***

Devant elle se dessinait faiblement la silhouette blanche des dunes de la presqu'île ; l'arbre devait se mouvoir à peu près en ligne avec la rivière; la mer devait être étale ; ils approchaient du tourbillon formé par le confluent de l'Océan et des eaux débordées. A moins que la marée ne descendît, le péril d'être emportée au large sans possibilité de secours; ou brisée contre quelque objet en dérive était imminent. Ce péril évité, elle pouvait conserver l'espoir d'être jetée par le reflux sur l'un des promontoires boisés de la presqu'île, où elle attendrait le jour.

Parfois il lui semblait entendre des voix appeler de la rive, des bœufs mugir, des moutons bêler ; mais non, ce n'était que le bourdonnement de ses oreilles, le battement de son cœur. Elle s'aperçut alors qu'elle s'était raidie et glacée dans sa posture incommode, au point de ne plus pouvoir remuer ; l'enfant jeta de tels cris, quand elle lui donna le sein, qu'il lui fallut bien constater aussi que son lait s'était tari ; ceci l'effraya plus que tout ; elle cacha sa tête dans son châle et, pour la première fois, se mit à pleurer amèrement.

Quand elle releva la tête, le mugissement du ressac était derrière elle, son arche avait encore tourné. Elle prit un peu d'eau pour rafraîchir sa gorge aride et la trouva salée comme ses larmes. Ceci lui fut un soulagement, car à ce signe elle comprit qu'elle descendait avec la marée. Le vent s'apaisa, un grand silence imposant l'oppressait. A peine l'eau se ridait elle autour de l'arbre qui la portait; tout était tranquille et sombre.

Elle parla au baby pour s'entendre parler, elle pensa, — c'était singulier sans doute, mais elle ne pouvait s'en empêcher, — quelle terrible nuit ce dut être que celle où l'arche s'élança d'un pic de l'Asie et où tous les bruits de la création furent effacés du monde ! Elle pensait aussi aux matelots cramponnés à des débris de mature, à tant de femmes qui avaient péri sur des radeaux ballotés par la mer cruelle. Elle essaya de remercier Dieu qui l'avait épargnée ; pour cela elle leva les yeux baissés jusqu'alors sur l'enfant qui s'était endormi dans ses larmes.

Au loin vers le sud, une grande lumière jaillissant de l'obscurité, brillait, vacillait et brillait de nouveau. Son cœur battit précipitamment contre la joue froide du baby ; c'était le phare à l'entrée de la baie. Tandis qu'elle s'étonnait, l'arbre roula, se traîna un peu, tout redevint calme. Elle mit sa main dans l'eau et sentit le courant la frapper. L'arbre avait touché terre et, par la position de la lumière, le bruit du ressac, c'était la terre du *marais de Dedlow*.

***

[illegible] pensée de son [illegible] malade, de son lait tari, elle s'[illegible] sentie sauvée ; mais toutes ses impressions restaient douloureuses. A mesure que le ressac baissait rapidement, un vol de bernaches noires passa auprès d'elle avec de grands cris, puis des pluviers tourbillonnèrent en se lamentant autour du tronc, où ils finirent par s'abattre sans crainte comme un nuage gris. Un héron s'envola pour revenir se poser sur ses échasses à une courte distance.

Le plus étrange fut l'apparition d'un joli oiseau blanc, plus gros qu'une colombe et ressemblant un peu à un pélican, qui décrivit autour d'elle des cercles de plus en plus étroits et se percha enfin sur une petite racine de l'arbre, juste au-dessus de son épaule. Elle avança la main et caressa son cou de neige ; il ne s'effaroucha point et resta si longtemps qu'elle voulut soulever le baby pour le lui faire voir et l'amuser ainsi ; mais l'enfant était glacé avec des teintes bleues sous ses petites paupières qui ne se soulevaient plus. La mère jeta un cri qui mit l'oiseau en fuite et s'évanouit. Ce fut le plus mauvais moment.

Quand elle se ranima, le soleil était levé, la marée basse. Elle entendit un bruit confus de voix gutturales ; une vieille squaw chantait un *hushaby* indien en se balançant de droite à gauche autour du feu devant lequel gisait la pauvre femme faible et brisée. Sa première pensée fut pour l'enfant, et elle allait parler quand une jeune squaw qui devait être mère, elle aussi, lui apporta son nourrisson pâle mais vivant, et si drôlement emmailloté dans un petit berceau de branches de saule pareil à celui de l'enfant de la squaw, qu'elle se mit à rire et à pleurer à la fois. Alors la jeune et la vieille Indienne montrèrent leurs grandes dents blanches et clignèrent leurs yeux noirs en disant : — Bientôt le *mowitch* (1) sera guéri et bientôt *viendra l'homme blanc.*

Elle aurait embrassé dans sa joie leurs faces brunes ; on lui fit comprendre que tout en cueillant des baies dans le marécage, on avait vu de loin flotter sa jupe et que la vieille squaw n'avait pas résisté à la tentation de se procurer un vêtement neuf. Bien entendu, la robe fut donnée à celle qui la désirait, et quand *il* arriva enfin, vieilli de dix ans par l'inquiétude, et qu'il s'élança pour l'embrasser, elle s'évanouit de nouveau ; il fallut l'emporter dans le canot.

Le mari n'avait rien su de l'inondation jusqu'à ce qu'ayant rencontré des Indiens à Utopia, il eût appris d'eux le sauvetage de sa propre femme. A marée haute il remorqua l'arbre, bien qu'il n'en valût guère la peine, mais cet arbre devait servir de fondations pour la nouvelle maison qui porta le nom d'Arche Mary. Celle-ci fut bâtie au-dessus du niveau des hautes eaux.

Il faut avoir traversé à pied le marais de Dedlow, lorsque la mer est basse, ou y avoir ramé à marée haute et s'y être perdu deux ou trois fois dans le brouillard, comme cela m'est arrivé, pour bien comprendre l'aventure de Mary et pour apprécier le bonheur de vivre à l'abri des hautes eaux.

Bret Harte.
Traduction BENTZON.

(*Calmann Lévy, éditeur.*)

(1) Enfant.

LES SOUVERAINS D'ORIENT

Le Beïram

L'avènement au trône du frère de Mohammed-el-Saddock, *et les cérémonies qui en seront la suite, donnent un intérêt d'actualité aux pages suivantes que nous tirons de la Constantinople* de Gautier. Que ce soit le bey *de Tunis ou le Sultan des Turcs*, le cérémonial de l'Orient ne varie guère, et le défilé des fonctionnaires de la Régence devant le nouveau bey, sera certainement à peu près pareil à celui que nous décrit Gautier. La durée presque indéfinie des mœurs et des coutumes orientales et leur frappante ressemblance sont des faits signalés par tous les voyageurs, et de Marco Polo à M. Roger de Beauvoir, les relations des explorateurs n'ont guère changé que par le style et par la manière de voir.

Le beïram est une cérémonie dans le genre des baise-mains officiels d'Espagne, où tous les grands dignitaires de l'empire viennent faire leur cour au padischa. La magnificence orientale éclate dans toute sa splendeur, et c'est une des plus favorables occasions que puisse saisir un étranger d'étudier et d'admirer un luxe ordinairement caché derrière les murailles mystérieuses du sérail. Seulement, il n'est pas facile d'assister à cette solennité, à moins d'être englobé fictivement dans le personnel d'une ambassade hospitalière. — La légation sarde voulut bien me rendre ce service, et à trois heures du matin un de ses cawas heurtait du pommeau de son sabre à la porte de mon hôtellerie. J'étais déjà levé, habillé et prêt à le suivre ; je descendis en toute hâte, et nous nous mîmes à arpenter les rues montueuses de Péra, éveillant des hordes de chiens endormis qui levaient le museau au bruit de nos pas et essayaient un faible aboiement pour l'acquit de leur conscience ; nous croisant avec des files de chameaux dont les flancs chargés frôlaient les parois des maisons et nous laissaient à peine la place de passer.

***

Malgré l'heure matinale, la Corne-d'Or et le large bassin qui s'évase à son entrée présentaient l'aspect le plus animé. Tous les navires étaient pavoisés de flammes et de pavillons multicolores, depuis les bonnettes basses jusqu'aux pommes de girouette. — Un nombre infini d'embarcations dorées a pointes, garnies de tapis magnifiques et manœuvrées par de vigoureux rameurs, coupaient l'eau nacrée et rose ; cette flottille, chargée de pachas, de vizirs, de beys, arrivant de leurs palais d'été par la rive du Bosphore, se dirigeait vers Seraï-Bournou. Les albatros et les goëlands, un peu effarouchés par ce tumulte prématuré, tournoyaient en poussant de petits cris au-dessus des barques, et semblaient chasser avec leurs ailes les derniers flocons de la brume nocturne promenée par la brise comme des duvets de cygne.

Enfin les portes du sérail furent ouvertes, et nous parcourûmes *des cours plantées de cyprès, de sycomores et de* platanes d'une dimension monstrueuse, bordées de kiosques *d'un goût chinois et de constructions à murailles* crénelées et à tourelles en relief, rappelant un peu l'architecture féodale anglaise, — un mélange de jardin, de palais et de forteresse, — et nous arrivâmes dans une cour à l'angle de laquelle s'élève l'ancienne église de Saint-Irénée, transformée aujourd'hui en arsenal, et qui contient une petite maison délabrée percée de beaucoup de fenêtres, réservée pour les ambassades, d'où l'on voit passer le cortège en premières loges.

La cérémonie commence par un acte religieux. Le sultan, accompagné des grands dignitaires de l'empire, va faire sa prière à Sainte-Sophie, la métropole des mosquées de Constantinople : il pouvait être six heures. L'attente enfiévrait tout le monde ; on se penchait pour voir si quelque chose paraissait au loin ; un assez prodigieux tintamarre éclata subitement, jouant une marche turque arrangée par le frère de Donizetti, chef de musique du sultan.

Les soldats coururent aux armes et formèrent la haie ; ces soldats, faisant partie de la garde impériale, avaient des pantalons blancs et des vestes rouges comme les grenadiers anglais en petite tenue ; le fez ne s'harmonisait pas mal avec cet uuiforme ; les officiers et les mouchirs enfourchèrent les beaux chevaux de main que les saïs promenaient.

Le sultan, arrivé de son palais d'été, se dirigeait vers Sainte-Sophie. D'abord parurent le grand vizir, le séraskier, le capitan-pacha et les divers ministres avec la redingote droite de la réforme, mais si plastronnée de chamarrures d'or, qu'il fallait de la bonne volonté pour y reconnaître un costume européen, quand bien même le tarbouch n'eût pas suffi pour les orientaliser ; ils étaient entourés de groupes d'officiers, de secrétaires et de serviteurs splendidement brodés, et montés, comme leurs maîtres, sur des chevaux magnifiques ; puis vinrent les pachas, les beys des provinces, les agas, les selictars et les officiers composant les quatre odas du selamlick, dont les noms bizarres pour des oreilles françaises n'éveilleraient aucune idée dans la tête du lecteur, et qui ont pour fonction, celui-ci de débotter le sultan, celui-là de lui tenir l'étrier, cet autre de lui présenter l'écritoire ou la serviette, etc. ; le tzouhadar ou chef des pages, les icoglans et une foule d'employés formant la maison du padischa.

***

Ensuite se succédaient une demi-douzaine de chevaux superbes, arabes ou barbes, tenus en main et caparaçonnés de housses et de têtières magnifiques. Ces housses, brodées d'or, constellées de pierreries, étaient historiées du chiffre impérial, dont les complications et les entrelacements calligraphiques forment une arabesque d'une élégance extrême. Les ornements étaient si pressés, que le fond rouge ou bleu de l'étoffe disparaissait presque. Le luxe des selles remplace chez les Orientaux, celui des voitures, bien que beaucoup de pachas commencent à faire venir des coupés de Vienne et de Paris.

Ces chevaux précédaient le sultan, qui montait une admirable bête dont la housse étincelait de rubis, de topazes, de perles, d'émeraudes et autres pierres précieuses formant les fleurs d'un feuillage d'or.

Derrière le sultan marchaient le kislar-agassi et le capou-agassi, le chef des eunuques noirs et blancs ; puis un nain trapu, obèse, à figure féroce, vêtu en pacha, qui remplit auprès de son maître l'office des fous à la cour des rois du moyen âge. Ce nain, que Paul Véronèse eût placé un perroquet au poing, habillé [illegible] lévrier dans un de ses repas, jouant avec un [illegible] sans doute par contraste, sur le dos d'un grand cheval que ses jambes cagneuses embrassaient à peine. Je crois qu'il est le seul de son espèce existant aujourd'hui en Europe : la charge de Caillette, de Triboulet et de l'Angeli ne s'est conservée qu'en Turquie.

***

Un peloton de gardes du corps fermait la marche. Ce cortège éblouissant, quoique moins varié qu'il ne l'était autrefois, lorsque tout le luxe asiatique brillait sur les costumes fantasques des pachas, des capidgis-pachas, des bostandgis, des mabaindzés, des janissaires, avec leurs turbans, leurs kalpacks, leurs casques circassiens, leurs arquebuses à rouet, leurs masses d'armes, leurs arcs et leurs flèches, disparut par l'arcade du passage qui mène du serail à Sainte-Sophie ; puis, au bout d'une heure environ, il revint et défila en sens inverse, mais dans le même ordre.

Pendant ce temps, nous étions allés nous placer, mes compagnons et moi, sur un puits recouvert de planches qui formait une espèce de tribune, dans une immense cour plantée de grands arbres, tout près du kiosque devant la porte duquel devait avoir lieu la cérémonie du baise-pied. — En face de nous se développait un grand bâtiment surmonté d'une multitude de colonnes peintes en jaune, à l'exception de la base et du chapiteau rechampis de blanc. — Ces colonnes étaient des cheminées, et ces vastes bâtisses des cuisines ; car chaque jour quinze cents bouches, suivant l'expression turque, « mangent le pain du Grand Seigneur. »

Nous avions grand'peine à nous maintenir sur notre perchoir, à l'assaut duquel montaient d'instant en instant de nouveaux curieux que nous repoussions à coups de coude ; mais, en définitive, nous restâmes maîtres de la place.

Le sultan, suivi de quelques hauts dignitaires, pénétra dans le kiosque, où il prit une légère collation ; cet intervalle fut employé aux derniers préparatifs de la réception. On étendit à terre, devant le kiosque, entre les deux colonnes de l'arcade correspondant à la porte, un tapis de cachemire noir sur lequel on posa un trône, ou plutôt un divan en forme de canapé, tout couvert de plaques d'or ou de vermeil d'un travail byzantin. Un escabeau d'un goût semblable fut placé au pied du trône, et la musique se rangea en demi-cercle, la figure tournée vers le kiosque.

***

Lorsque Abdul-Medjid reparut, la musique éclata en fanfares ; les troupes poussèrent le cri consacré : « Vive, vive à jamais le glorieux sultan ! » *Un frémissement d'enthousiasme* parcourut la foule. Tout le monde était ému, même les *spectateurs non musulmans.*

Abdul-Medjid se tint debout quelques instants sur l'escabeau : à son fez, une agraphe de diamants fixait l'aigrette de plumes de héron, signe du pouvoir suprême ; une espèce de paletot large en drap bleu foncé, retenu par une boucle de brillants, sous lequel scintillaient les dorures de son uniforme, un pantalon de satin blanc, des bottes vernies où miroitait la lumière, et des gants paille très justes, composaient ce costume d'une simplicité qui faisait pourtant pâlir toutes les chamarrures des personnages subalternes. Puis il se rassit, et les prosternations commencèrent.

Sa figure immobile m'a paru profondément empreinte des satiétés suprêmes du pouvoir ; un ennui fixe et intense toujours égal à lui-même, éternel comme la neige des hauts lieux, lui faisait comme un masque de marbre et solidifiait des traits assez peu réguliers. Le nez n'a pas cette courbe aquiline du type turc ; les joues sont pâles et encadrées d'une barbe fine et brune, et martelées de quelques plans qui trahissent la fatigue ; le front, autant que le fez le laisse voir, m'a paru large et plein ; quant aux yeux, je ne puis les comparer qu'à des soleils noirs arrêtés dans un ciel de diamant ; aucun objet ne semblait s'y réfléchir ; comme les yeux des extatiques, on les eût crus absorbés par quelque vision insaisissable au regard vulgaire.

Cette physionomie n'était, du reste, ni sombre, ni terrible, ni cruelle ; elle était extra-humaine : je ne puis trouver de meilleur mot. On sentait que ce jeune homme, assis comme un dieu sur un trône d'or, n'avait plus rien à désirer au monde ; que tous les rêves les plus charmants étaient pour lui d'insipides réalités, et qu'il se glaçait lentement dans cette froide solitude des êtres uniques. En effet, du sommet de sa grandeur, il n'aperçoit la terre que comme un vague brouillard, *et les têtes les plus* élevées arrivent à peine au niveau de ses bottes.

***

Il n'y a que les plus hauts dignitaires qui aient le droit de baiser les pieds du glorieux sultan. Cette insigne faveur est réservée au vizir, aux ministres et aux pachas privilégiés.

Le vizir partit de l'angle du kiosque correspondant à la droite du sultan, décrivit un demi-cercle en suivant intérieurement la ligne des gardes du corps et des musiciens, puis, arrivé en face du trône, il s'avança jusqu'à l'escabeau après avoir fait le salut oriental, et, se courbant sur les pieds du maître, il baisa sa botte sacrée aussi révérencieusement qu'un fervent catholique peut baiser la mule du pape : la cérémonie accomplie, il se retira à reculons et fit place à un autre.

Même salut, même génuflexion, même prosternement, même promenade pour les sept ou huit premières personnes de l'empire. Pendant ces adorations, la figure du sultan restait impassible : ses prunelles fixes regardaient sans voir, comme les prunelles de marbre des statues ; aucun tressaillement de muscle, aucun jeu de physionomie, rien qui pût faire croire qu'il s'aperçût de ce qui se passait ; en effet, le magnifique padischa pouvait-il démêler, à la distance prodigieuse qui le sépare des humains, les humbles vermisseaux qui se tortillaient à ses pieds dans la poussière ? Et cependant cette immobilité indifférente n'avait rien d'emphatique ni de tendu. C'était la négligence aristocratique et distraite du grand seigneur, recevant les honneurs qui lui sont dus sans y prendre autrement garde ; la somnolence dédaigneuse du dieu fatigué par ses dévots, trop heureux qu'il veuille bien les souffrir.

Une remarque bizarre que ce défilé de [illegible] même de faire, c'est l'obésité énorme des personnages investis de hauts grades ; ils atteignaient des proportions vraiment monstrueuses, des rotondités d'hippopotame et de poussah, qui leur rendaient l'accomplissement de l'étiquette tout à fait laborieux. On ne saurait se faire une idée des contorsions de ces gros êtres, obligés de se courber jusqu'au sol et de se relever ; quelques-uns, plus larges que hauts, et semblables à des superpositions de boules, manquèrent de piquer du nez en terre et de rester étendus aux pieds du maître.

***

Après les pachas vint le Scheick ul-islam en caftan blanc, en turban de même couleur maintenu par une bande d'or traversant le front ; le Scheick ul-islam est en quelque sorte le pape mahométan, un personnage très-puissant et très-vénéré. Aussi, lorsque, après avoir fait le salut d'usage, il fit mine de se baisser comme les autres, Abdul-Medjid sortit de son calme marmoréen, et, satisfait de cette marque de déférence, il le releva gracieusement.

Aux ulémas succédèrent d'autres employés militaires ou civils d'un grade moins élevé, et qui ne pouvaient prétendre à baiser la botte ni le paletot : — un bout de la ceinture du sultan, soutenu par un pacha, offrait à leurs lèvres sa frange d'or à l'extrémité du divan. — C'était assez pour eux de toucher une chose en contact avec le maître ; ils arrivaient les uns après les autres, décrivant le cercle entier, portaient la main à leur cœur et à leur front, après l'avoir descendue jusqu'à terre, effleuraient l'écharpe et passaient. Le nain, debout derrière le trône, les regardait d'un air narquois avec une grimace de gnome malfaisant.

Pendant ce temps, la musique jouait des airs de l'*Elisir d'amore* et de la *Lucrèce Borgia*, le canon tonnait au loin, et les pigeons effrayés du sultan Bayezid s'envolaient par folles bouffées et tournoyaient au-dessus des jardins du sérail. Quand le dernier fonctionnaire eut rendu son hommage, le sultan rentra dans son kiosque, au bruit de vivats frénétiques, et nous retournâmes à Péra chercher un déjeuner dont nous avions cruellement besoin.

Théophile Gautier.

(*Charpentier, édit.*)

MON PREMIER BILLET
de mille francs

Nous extrayons du nouveau volume de notre collaborateur M. Georges Lachaud, *Mieux vaut en rire*, une courte nouvelle pleine d'esprit de gaieté et de vérité.

...On applaudit le vieux sculpteur ; mais un peintre d'une cinquantaine d'années protesta au nom de sa génération.

— Vous autres, dit-il, qui aurez demain soixante-dix ans, vous vous imaginez que vous avez été les seuls à souffrir pour l'amour de l'art. Crois-tu donc par exemple que je n'aie pas eu de peine, moi aussi, à gagner mon premier billet de mille, et que je sois devenu riche la première fois que j'ai broyé des couleurs.

Ah ! j'ai souvent couru les marchands de tableaux, avec une petite toile sous le bras. Une petite toile bien cachée, tu m'entends. Car j'avais honte devent les passants, et surtout devant le négociant que je prétendais séduire. Je m'étais si souvent entendu dire, avant même que j'eusse déplié le précieux objet : « Excusez, cher monsieur, nous sommes encombrés, la vente va mal », que je dissimulais avec une habileté merveilleuse le corps du délit, et que, grâce à un ample manteau et à une manœuvre extraordinaire, j'étais souvent parvenu jusqu'au milieu du magasin, sans qu'on soupçonnât en moi autre chose qu'un acheteur.

Enfin, par un jour de chance, j'avais vendu quelques-unes de mes œuvres (je devrais dire beaucoup de mes œuvres) et le tout avait produit le fin et soyeux billet que je ne connaissais jusque là que de réputation. Je ne me crus pas riche, mais je me dis que j'allais satisfaire ma plus pressante envie.

— Tu es allé chez une jolie femme. Je vois ça d'ici, interrompit le vieux sculpteur. Je t'ai toujours connu fort porté vers le beau sexe.

— Oh ! fit le peintre avec dédain, je n'ai jamais aimé les femmes qu'on paie.

Et en voyant l'œil étincelant, la fière cambrure, la chevelure encore luxuriante de l'artiste, on concevait qu'en sa jeunesse il n'eut pas eu besoin de payer l'amour.

— Non, non, continua-t-il. Des femmes, j'en avais alors, et beaucoup, et de celles qui valent tant qu'on ne peut point leur offrir d'argent. Comme je parle d'un passé mort, je lui dois la vérité ; je le dis donc sans modestie, il en venait matin et soir dans l'horrible taudis qui me servait d'atelier. Elles y entraient, j'en suis certain maintenant, sans s'apercevoir que le plancher était raboteux, le plafond unfumé, le mur nu, le mobilier boîteux.

Mais, à cette époque, j'étais moins perspicace ; je ne savais pas quel voile la passion jette devant des yeux amoureux, et j'avais une honte extrême de la pauvreté d'un logis dont j'aurais voulu faire un palais dignes de celles qui venaient l'honorer. Aussi, non seulement j'ambitionnais pour l'avenir la gloire et la célébrité, mais j'avais encore un autre ideal.

— Ce qui m'humiliait surtout, c'était mon pauvre lit de fer, commun, vulgaire, garni de couvertures grossières et de draps très rudes. J'essayais d'en écarter les regards de chaque visiteuse et pourtant, quelle malechance ! je m'apercevais que toutes se tournaient de ce côté.

A peine eus-je mon premier billet de mille francs que je courus chez un marchand d'antiquités.

J'y avris vu depuis longtemps un lit énorme, magnifique, à baldaquins, une œuvre artistique et d'une authenticité certaine. J'entrai ; on m'en demanda quatre mille francs, je l'eus pour deux mille francs. Je donnai mille francs et je fis un billet pour le reste.

Ce que ce lit m's causé de déboires, c'est effrayant. Tout d'abord il ms fallut le garnir d'une manière conforme à son style. Puis ce meuble formait un monument si demesuré que je ne pouvais plus travailler dans mon atelier resserré. Tout, du reste, [illegible] paraissait plus laid encore qu'auparavant à côté de ce luxueux objet. Enfin, chose atroce, les abords de ce lit étaient si ardus et les boiseries si incommodes, que mes visiteuses en fuyaient l'approche avec autant de soin qu'elles recherchaient celle de son prédécesseur et que, sous peine de voir finir sottement la plupart de mes bonnes fortunes, je fus obligé de démonter le lit malencontrueux et de le reléguer dans un placard,

— Enfin oujourd'hui, fit le sculpteur, tu as de quoi loger un lit pour la parade et tu peux y ajouter un canapé pour le confortable.

Le peintre baissa la tête.

— J'ai mis quinze ans, fit-il, à acheter mon terrain, à le payer, à étudier les plans, à édifier peu à peu la construction, à réunir des meubles, à placer des objets d'art. J'ai enfin le nid délicieux que j'avais imaginé pour mes amours. Seulement pendant que je m'évertuais à disposer le nid, la jeunesse estipartie et le nid a été tout prêt, juste au moment où les amours cessaient de venir chez moi.

Georges Lachaud.

(*Dentu édit.*)

UNE ÉPHÉMÉRIDE

PAR SEMAINE

Combats du Bourget

(29-30-31 Octobre 1870)

LA PRISE DU BOURGET

Pendant la nuit d'hier, de jeudi à vendredi (28 octobre), à trois heures du matin, le bataillon des francs-tireurs de la presse est parti de la Courneuve; ils étaient environ 250.

On allait, sur l'ordre du général de Bellemare, faire une reconnaissance sur le Bourget; on prit des précautions extraordinaires, en profitant des dernières ténèbres de la nuit. Pour faire le chemin, au lieu de prendre directement par le chemin de fer qui bifurque avec la grande route du Bourget, à 200 mètres du village, on traça un demi-cercle en deça du chemin; le trajet, silencieux et furtif, dura une heure et demie, et pourtant il compte tout au plus cinq kilomètres.

***

On dépassa la route de Lille, on gagna celle de Drancy; celle-ci forme, avec ces deux voies, un *triangle, au-dessus du Bourget. Au sommet de ce triangle s'élève, vers le passage à niveau, la maison* [illegible] c'est là que les Prussiens avaient leurs avant-postes. Tout contre, *sur la route, il y avait une sorte de barricade faite avec du fumier*, excellente matière pour amortir les projectiles. Une sentinelle y montait la garde.

Nos francs-tireurs, à l'approche du poste ennemi, se divisent en trois détachements, de façon à aborder la maison de front, de droite et de gauche.

En rampant, en se frayant le chemin à travers champs, haies et fossés, ils arrivent tout près de la sentinelle.

Ils parviennent à dix mètres. Le Prussien dresse l'oreille, il crie:

— Ver da!

— Kamarad, répond le franc-tireur en imitant l'accent prussien.

Et il avance encore. Hésitation sur la barricade, puis à nouveau:

— Ver da!

Le franc-tireur, cette fois, lui répond par un brutal:

— Rends-toi ou tu es mort.

Pour réponse, un coup de feu qui, comme de juste, ne touche personne; aussitôt tout le monde saute sur la barricade, et notre feu cerne la maison du garde.

Les Prussiens étaient à mille lieues de s'atttendre à une attaque aussi audacieuse. Ceux qui avaient à portée leurs fusils tirèrent au hasard pour l'acquit de leur conscience: désorientés, surpris, ils délogent. Il fait toujours nuit. L'invincible ennemi, dans le simple appareil de soldats qu'on arrache au sommeil, gagne en débandade le village par un petit chemin assez boueux qui tombe sur la grand'route. Ils ont les francs-tireurs sur leurs talons: la subite arrivée des uns et des autres jette l'émoi parmi le gros de troupes cantonnées çà et là dans les maisons du Bourget. Il pouvait y avoir environ 200 Prussiens, peut-être un peu plus. Point d'ouvrage, point de barricade qui s'oppose à notre marche: fait extraordinaire pour qui connaît les habitudes prudentes et les précautions méticuleuses de l'ennemi.

***

Les francs-tireurs ne lui donnent ni repos ni relâche: ils le poursuivent sur le carrefour, enfilent à sa suite la chaussée, qui borde un grand réservoir à gauche: les voilà au beau milieu du village. Ici la route remonte un peu; les coups de feu éclatent, nourris et vigoureux, de notre côté; dispersés et fugitifs de la part des Prussiens.

Il est six heures: le jour se lève.

La situation peut devenir critique pour nos francs-tireurs qui, du reste, ardents et âpres à la curée, poussent toujours droit devant eux.

Mais la nouvelle de l'heureux succès de la reconnaissance a été portée à la Courneuve. Le 14e bataillon des mobiles de la Seine y fait le service de grand'gardes. Aussitôt les quatre premières compagnies, en leste équipement, se lancent à la rescousse. Ells arrivent à point pour terminer la victoire si vaillamment entamée par les francs-tireurs.

Ce renfort achève les Prussiens; ils se sauvent à toutes jambes et regagnent Dugny à travers champs. Cette fuite a des épisodes très comiques; malgré la liberté du style militaire, je ne puis les raconter. Qu'il me suffise de dire que l'ennemi a planté là fusils, casques, capotes et manteaux. Parmi ces trophées, il y a même un attirail complet de tentes.

Pour la bonne bouche, après la dispersion de l'ennami, voici que les nôtres, en fouillant les maisons, mettent la main sur quatre gaillards qui se tenaient cois dans une cave. Ils se sont rendus corps et biens.

Ce succès enlevé tambour battant ne nous aurait pas coûté un homme si, par malheur, un obus du fort de l'Est n'était venu s'abattre sur la barricade de fumier, au milieu des francs-tireurs, et n'en eût blessé trois.

Le Bourget est à nous.

***

[illegible] le village: on dépave les chemins, on enlève des poutres, et des barricades s'élèvent en avant du Bourget, sur la grande route, puis sur deux rues latérales, à la gauche du village, à l'abord d'un chemin qui coupe à travers champs sur Dugny. De plus, tous les murs des vergers et des enclos regardant le nord sont percés de meurtrières. Le 14e bataillon de mobiles s'installe dans ces retranchements improvisés.

Sur les dix heures, l'ennemi a l'air de vouloir reprendre sa revanche; il canonne assez fortement le Bourget; les boulets arrivent jusque dans la grande rue. Du reste, pas de mouvement d'infanterie: cela dure jusqu'à deux heures environ. Nos petites pièces sont bien montées jusqu'à l'entrée du bourg, mais elles n'ont pas résisté, il leur a fallu redescendre. Deux pièces de plus fort calibre tournent vers la droite et prennent les Prussiens en flanc. Elles produisent de l'effet, car la canonade cesse.

De Saint-Denis arrive un nouveau renfort; onze compagnies du 28e de marche se portent au Bourget, le soir sur les sept heures.

Le secours n'est pas superflu, car les Prussiens nous ménagent un bonsoir de leur façon. Les troupes sont embusquées sur toute la ligne des murs qui bornent les propriétés des deux côtés de la route de Lille en regardant Dugny.

Tout le monde veille à son poste: sur les huit heures et demie, alors qu'il fait noir et que la pluie grésille dans l'air, l'alerte éclate tout à coup sur notre front.

A gauche, sur le côté de la petite route de Dugny, la 4e compagnie du 14e bataillon occupe un enclos, sorte de redoute rectangulaire; on n'y voit goutte à dix pas devant soi. Tout à coup on entend du bruit.

— Qui vive!

— Amis! Français, répondent les voix.

Les mobiles hésitent; cependant des fusils s'introduisent dans les meurtrières; des corps noirs escaladent le mur. Ce sont les Prussiens.

Les mobiles répondent à trois pas par un feu général, qui jette à terre tout ce qui se montrait sur le mur et à travers les créneaux. La fusillade est si vive, que les Prussiens, déconcertés, renoncent à l'attaque, lâchent pied et s'enfuient.

***

Cependant, sur la grande route, un autre détachement essaye d'arriver sournoisement jusqu'à la barricade. Les *balles enfilent* la rue, drues et sifflantes; *pour aller à la rescousse, les mobiles* sont forcés de raser les maisons, de chaque côté de la rue.

Après une heure de vaine tentative, l'ennemi rentre dans ses quartiers: il ne peut enlever tout son monde. Au pied même de l'enclos, six cadavres sont étendus. Ce sont des soldats de la garde royale, régiment de Coblentz. Je les ai vus ce matin: ils sont de taille superbe; on voit qu'ils appartiennent à un corps d'élite: ils portent l'uniforme bleu foncé et le casque à pointe. Ils sont tombés héroïquement en se jetant sur le canon de nos fusils; leur attitude dans la mort conserve le geste suprême du soldat qui serre son arme et frappe l'adversaire. Certes, il est beau à nos jeunes mobiles de la Seine d'avoir contraint à la retraite de tels ennemis.

D'autres n'étaient que blessés; ils gisaient à terre, poussant des cris lamentables dans l'obscurité de la nuit; les nôtres sont allés les ramasser; parmi eux se trouvait un tout jeune homme étudiant en médecine, qui est mort ce matin dans notre ambulance.

Le reste de la nuit se passa tranquille. Personne ne dormit. Tous, officiers et soldats, restèrent attentifs, sous les armes, interrogeant l'obscurité environnante.

L'ennemi renonça à une surprise; nous nous gardions trop bien. Il prit un autre système, battre nos positions avec l'artillerie, nous couvrir d'obus, nous ébranler et ouvrir la voie à un assaut.

***

A sept heures, ce matin, pendant que les soldats achevaient les barricades et ouvraient dans les murs de nouvelles brèches, 21 pièces de canon vinrent s'établir en face du Bourget, à 2,000 mètres environ, sur une ondulation de la grande route de Dugny. Par derrière s'échelonnèrent des pelotons d'infanterie en forces assez considérables, destinés soit à soutenir l'artillerie, soit à profiter des brèches qu'elle pourrait ouvrir *dans nos positions.*

A sept heures et demie, les batteries ouvrirent le feu. Ce fut une avalanche d'obus, qui éclata sur les maisons du Bourget, furieuse, rasant nos retranchements, crevant les toits, perçant les murailles, enfonçant les clôtures, bouleversant les terres, et cela, pendant trois heures durant, avec trois intermittences d'un quart d'heure chacune. Je crois, sans me tromper, pouvoir estimer à onze cents obus le nombre des projectiles lancés jusqu'à onze heures. Les maisons du village, surtout celles qui regardent Dugny, présentent de larges brèches béantes; les décombres, les plâtres jonchent les cours et la rue; dans les jardins, les carrés de culture sont parsemés d'énormes trous. Les éclats de fer sont jetés çà et là, grêle formidable qui moissonne les hommes. Pourtant, à en juger par le volume des projectiles et les trous des murs, les Prussiens n'ont dû tirer qu'avec des pièces se chargeant par la culasse; les obus sont encore recouverts de leur chemise de plomb.

Par bonheur, ce déluge de feu n'a produit que fort peu de ravages dans nos rangs; les hommes étaient échelonnés à l'abri des murs. Cependant j'ai vu trois mobiles étendus sur un billard dans une vraie mare de sang: il y a eu encore de touchés quelques soldats du 28e régiment de marche. Cette épouvantable canonnade a été admirablement supportée; nos postes n'ont pas bronché. Parmi les jeunes recrues, quelques-unes ont bien éprouvé, à la vue des projectiles éclatant avec fracas et jetant de tous côtés leurs débris meurtriers, l'émotion nerveuse du premier feu. C'était un effet tout physique.

— Je ne croyais pas que c'était ainsi, ai-je entendu dire à un engagé pâle et résolu; je tremble, mais je n'ai pas peur. Et le capitaine souriait à ce naïf et vaillant aveu.

Au fort de la canonnade, un lieutenant *avise dans l'air un pigeon; il faut dire que les troupes, depuis la veille au matin*, [illegible] D'un coup de revolver, à cent mètres, il l'abat: *sa main ne tremblait pas, à celui-là. Puis il va tranquillement le ramasser au milieu de la cour.* Dame, il n'aurait plus manqué qu'un éclat d'obus vint endommager sa chasse.

A onze heures, les Prussiens se lassèrent les premiers: leurs feux avaient ébréché le clocher et entamé les maisons; mais les troupes ne cédaient pas un pouce de terrain. Que faire? ils renoncèrent prudemment à une attaque d'infanterie. Les pièces s'éteignirent successivement. Les colonnes d'infanterie prirent par le flanc droit et défilèrent dans la direction de Bonneuil. Victoire! Le Bourget nous reste. Les Prussiens ont accumulé des efforts considérables: attaques d'infanterie et d'artillerie. Rien n'y a fait. Et même nos pertes ne sont pas très fortes: c'est le 14e bataillon de mobiles qui est le plus éprouvé; il peut avoir, depuis le matin, une cinquantaine d'hommes hors de combat.

Sur la route, j'interroge la campagne, de ma lorgnette; le terrain descend d'abord, puis remonte légèrement. A droite, un bouquet d'arbres à 1,200 mètres; il y a là encore quelques Prussiens. Une ambulance, conduite par un prêtre, essaye de passer; aussitôt sur le point culminant de la route, en face, des groupes hostiles se forment; à cette distance le drapeau de l'Internationale ne peut pas sans doute s'apercevoir; car les balles sifflent, les ambulanciers sont forcés de rebrousser chemin.

La fusillade se relève. Il est deux heures. Tout le monde regagne les postes devant les murs et enclos. L'ordre est de ne tirer qu'à bout portant. Mais la pluie tombe et éteint la fusillade. Cependant le fort de l'Est canonne avec vigueur Stains et Dugny. L'ennemi ne dit mot.

Décidément c'est pour ce soir: on s'attend à une attaque. Les officiers apprennent que les régiments ne seront pas relevés; on passera la nuit, c'est la seconde, et il ne faut pas penser à dormir.

Les pauvres mobiles n'ont pas grand' chose à se mettre sous la dent; ils commencent à être vraiment fatigués de leur double veille. Mais bast! le succès donne des forces. On maugrée quelque peu; mais, au fond, on est fier et heureux. La pluie, pour comble de bonheur, tombe toujours.

Louis Jezierski.

(*Garnier, édit.*).

A L'ÉTRANGER

Sous ce titre seront compris des articles d'une grande diversité, que nous emprunterons *aux journaux étrangers eux-mêmes, aux correspondances de l'étranger parues dans des journaux français, et aux revues* les plus autorisées. Notre but est de rendre compte, par ces extraits, du mouvement politique et littéraire à l'étranger, et de renseigner nos lecteurs sur les particularités de mœurs, les usages, les menus faits et les personnages marquants des Deux-Mondes.

Allemagne

Exposition de Francfort. — On a ouvert tout dernièrement à Francfort une très intéressante exposition, consacrée à l'art ecclésiastique. Ce ne sont pas seulement les églises de la ville qui ont fourni les objets destinés à cette exhibition, mais les autres villes allemandes, et les collections particulières y ont également concouru. Mayence notamment et Hildesheim se sont signalées à cette occasion. L'exposition se composait particulièrement de vêtements religieux et d'objets du culte en métaux précieux. Les chappes, les étoles, les surplis, les aubes, etc., de toutes les époques avaient été réunis et formaient un ensemble des plus instructifs au point de vue de l'histoire du costume, à commencer par l'art gothique le plus reculé jusqu'à nos jours.

***

Amérique

La dynamite. — Les fenians se chamaillent toujours, et le parti de la dynamite fait heureusement plus de bruit en paroles que de besogne. A San-Francisco, le capitaine de la corvette *Comus*, à bord de laquelle venaient de s'embarquer le marquis de Lorne et la princesse Louise, reçut une lettre anonyme qui l'avertissait qu'une torpille devait faire sauter le navire. Les autorités, prévenues, firent faire une perquisition, mais on ne trouva rien de suspect, et la corvette se mit en route, escortée jusqu'à une certaine distance par le côtre de la douane.

***

Mœurs californiennes. — Les journaux de Californie rendent compte d'une attaque à main armée sur des jardiniers chinois aux environs d'Orange, comté de Los Angeles. Il paraît que, vendredi soir, en sortant d'un meeting politique, le jeune Falkner, de Santa Ana, avait accompagné deux jeunes filles, miss Day et miss Harwood, chez un photographe de leur connaissance, M. Dawison, où ces deux demoiselles revêtirent des habits d'homme. Puis ils montèrent tous en voiture pour se rendre à Orange, quand sur la route ils rencontrèrent une cabane habitée par une demi-douzaine de Chinois. Les voyageurs arrêtèrent aussitôt leur voiture et ouvrirent le feu à coups de revolver sur la porte de la cabane où les malheureux Chinois s'étaient enfermés. L'un d'eux a été tué raide et un autre dangereusement blessé.

Après cette belle équipée, les assaillants s'enfuirent au galop de leurs chevaux jusqu'à Orange, où ils recommencèrent à tirer en passant sur une blanchisserie chinoise qui, par bonheur, était entièrement inhabitée.

Le jeune Falkner et les demoiselles Harwood et Day, qui viennent d'être arrêtés, appartiennent à des familles très respectables. Cet événement a produit une vive sensation dans le pays. L'examen de l'affaire se produit devant l'autorité judiciaire à Santa-Ana.

***

Corps hypotéqué. — *L'entrepreneur de pompes funèbres de Saint-Louis qui refusait de livrer le corps d'une jeune fille avant qu'on lui eût payé la somme qu'il réclamait, a trouvé un imitateur dans un de ses confrères de New-York, le nommé James Naughton.* Catherine Reilly, une veuve, qui demeurait 184, Madison street, est décédée mardi dernier, laissant trois enfants dont le plus âgé est une fillette de 12 ans. James Naughton s'est chargé d'enterrer le corps et on lui a remis en conséquence le certificat de décès ainsi que l'acte d'achat d'un lot au cimetière du Calvaire. Le permis d'inhumer a été donné jeudi et les funérailles devaient avoir lieu dans l'après-midi de ce jour, mais Naughton a refusé de procéder aux funérailles et de rendre l'acte du lot et le certificat de décès tant que les frais d'enterrement du mari de Mme Reilly décédé il y a six mois n'auraient pas été payés intégralement. Le Dr Nagle, surintendant du Bureau of Vital Statistics, a été avisé de ce refus et il a envoyé aussitôt une note à l'entrepreneur de pompes funèbres pour lui faire savoir qu'il violait nonseulement le code sanitaire en retardant l'enterrement, mais encore le paragraphe 314 du code pénal qui défend de retenir un corps humain en nantissement d'une dette. On pensait que cet avis suffirait pour décider Naughton à enterrer le corps.

Perse

Les Tchouvaldjis. — Parmi les excentricités de Constantinople, la *Turquie* cite la corporation des *tchouvaldjis*, qui montre ce que peut l'esprit de corps joint à la rouerie persane, car ces industriels sont tous sujets du shah, et leur commerce consiste à vendre de gré ou de force de vieux sacs aux boulangers et fariniers. Il y a deux ans un Anglais prit à bail le moulin de Balata. Il venait à peine d'en prendre possession, qu'un chef tchouvaljdi se présenta à lui, réclamant le montant de 6,000 vieux sacs qui devaient, prétendait-il, se trouver dans le moulin. L'Anglais consulta son inventaire et prouva qu'on ne lui avait pas consigné pareille marchandise.

Le Persan poussa naturellement des cris perçants (qu'on me le passe) et déclara que la corporation ne fournirait pas de sacs avant que le compte fût réglé. L'Anglais ne dit rien, mit son homme à la porte et fit acheter un lot de sacs neufs. Cela fait, il se crut débarrassé pour toujours des Persans, mais il avait compté sans les tchouvaldjis. Ceux-ci cernèrent le moulin et mirent l'embargo sur les nouveaux sacs, un siège en règle commença. Armés jusqu'aux dents, ils gardèrent toutes les issues par terre et par mer, de nuit comme de jour.

Tout Anglais qu'il fût, le meunier dut négocier et reçut les ouvertures du plus madré des Persans. Celui-ci se présenta comme un simple particulier, il n'était pas moins que le *kéhaya* des tchouvaldjis. *Il s'engagea à introduire nuitamment 20,000 sacs dans le moulin en trompant le blocus. Le meunier*, heureux de jouer un bon tour aux Persans, *n'hésita pas à payer* un prix exhorbitant des sacs en lambeaux. Les assiégeants se gardèrent bien de s'opposer à l'opération, et l'Anglais s'aperçut un peu tard qu'il avait affaire à forte partie. Las de soutenir une lutte avec des gaillards qui échappent à l'action de la justice, il régla le compte des 6,000 sacs et entra régulièrement en affaires avec les excellents sujets de Sa Majesté persane.

L'amour-propre britannique en verra bien d'autres en Egypte, car tous les Orientaux sont passés maîtres en fait de mystifications de ce genre.

P. G

***

Russie

Le télescope de Pulkovo. — L'observatoire de Pulkovo, créé en 1839 par le czar Nicolas, et doté d'instruments astronomiques de premier ordre, va recevoir prochainement un télescope gigantesque, le plus puissant qui ait encore été construit. On travaille depuis plus d'un an à la taille des lentilles. L'instrument aura 45 pieds de longueur. Le diamètre libre de l'objectif, sans y comprendre la place des montures, sera de 30 pouces. L'immense lunette sera installée au sud-ouest du bâtiment principal de l'observatoire, sur une tour mobile en fer. Mais avons-nous bien lu? Le journal russe qui nous renseigne affirme que le nouveau télescope de Pulkovo ne mettra plus la lune, pour l'œil des astronomes, qu'à une distance de 38 lieues de la terre. Allons! encore un petit effort, et rien ne dit que, dans quelques années, avec le perfectionnement des sciences, notre satellite n'aura pas plus de secret pour nous que la butte de Montmartre.

(*Revue Britannique.*)

LE

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

MES LECTURES (1)

L'ART FRANÇAIS DEPUIS DIX ANS, par **Henry Houssaye,** Didier, éditeur.

M. Henry Houssaye n'est entré dans l'étude de l'art moderne qu'après une sérieuse et solide étude de l'art et de la vie antiques.

Il débuta fort jeune encore, par une *Histoire d'Appelle*, où l'on trouve beaucoup de savoir et de goût. Son *Histoire d'Alcibiade*, qui est une véritable histoire d'Athènes au lendemain de la mort de Périclès. Ce livre, commencé à Athènes, en 1868, fut achevé à Paris après la guerre. Sur quelques points, l'expérience des faits contemporains a suggéré à l'historien une bonne interprétation des actions passées, sans jamais l'engager dans la pratique détestable de l'allusion.

Je trouve dans ce livre quelques lignes excellentes sur la manière d'écrire l'histoire.

« Il s'abuse, croyons-nous, dit M. H. Houssaye, il s'abuse celui qui se dit en prenant la plume: j'appartiendrai à l'école philosophique, à l'école narrative, à l'école fataliste; je serai analytique, je serai systhématique; je ferai de l'histoire particulière, de l'histoire générale; je ne m'occuperai que de l'espèce, je ne tiendrai nul compte de l'individu; je verrai les faits, non les hommes; je croirai aux causes latentes, non aux accidents.

« Il y a bien des manières d'écrire l'histoire. Toutes ont leur valeur, car il n'y a pas de bons et de mauvais systèmes historiques, il y a de bons et de mauvais historiens. Et tel homme qui passa pour le chef d'une école a écrit sans système préconçu. »

Athènes, Rome et Paris est le livre ou recueil qui a conduit doucement M. Henry Houssaye des deux antiquités classiques au seuil de la vie moderne. Son plus récent ouvrage, l'*Art français depuis dix ans* comprend les *Salons* qu'il a donnés à la *Revue des Deux-Mondes*. Les vues du jeune critique sur notre peinture ne sont pas très optimistes: « On n'est point encore autorisé à constater la décadence, dit M. Houssaye, mais on a de sérieux motifs pour la redouter. »

Au contraire, il est fort rassuré sur l'avenir de notre sculpture. Ce n'est pas sans raison. Quand une école a produit en dix ans quelques œuvres telles que le *Tombeau de Lamoricière*, la *Jeunesse*, le *Gloria victis*, le *Génie de la tombe*, cette école n'a rien à craindre du lendemain. Jamais la sculpture française n'a eu une scène plus belle.

Mais revenons à la femme malade, c'est-à-dire à la peinture, et citons quelques médaillons de peintres finement travaillés par le critique et d'une parfaite ressemblance. Les figures sont celles de Gustave Moreau, de Henner, de Jean-Paul Laurens, de Bonnat, de Carolus Duran et de Paul Dubois.

Gustave Moreau ne quitte pas son rôle de sphinx. Chacun de ses tableaux est une énigme dont les œdipes de la critique cherchent en vain le mot. Cette peinture étrange, compliquée, quintessenciée, pleine de naïvetés et de raffinements, trouble et irrite autant qu'elle séduit. Gustave Moreau est à la fois un païen et un mystique qui voit l'antiquité à travers le moyen-âge. Il mêle tous les styles, s'inspire de toutes les traditions, écoute toutes les poésies. Il va à Athènes en passant par Heidelberg et par Bagdad. Il conçoit en philosophe allemand et il exécute en joaillier byzantin. Ses toiles sont précieuses dans les deux sens de cette épithète.

Henner a élevé un nympheum sur la lisière d'un bois, aux verdures sombres, au bord d'une source où se réfléchit l'azur du ciel. Là, à l'heure des chauds crépuscules, sommeillent les naïades et les dryades, dans leur éclatante nudité. Le pinceau de Henner a pour les chairs de femmes de suaves carresses et des brutalités furieuses. — Le peintre traite les femmes en don Juan. — Souvent les contours indécis et bavochés se noient dans l'ombre où se perdent dans l'herbe; mais comme ces corps d'ivoire, dorés d'un rayon de soleil, prennent leur forme et leur relief dans le plus moelleux et le plus large des modelés. Henner a la fermeté et la morbidesse, la puissance et le charme. La moindre de ses esquisses porte la marque du maître-peintre, la griffe du lion.

Pas plus que Henner, prix de Rome de 1858, mais pour qui l'heure de la renommée a été lente à sonner, M. Jean-Paul Laurens ne saurait être compté parmi les peintres nouveaux. Ses débuts, des toiles religieuses qui furent récompensées, mais peu remarquées, datent de loin. A la vérité, c'est dans la période actuelle qu'il s'est révélé. Il a exposé une série de tableaux de genre historique dont les sujets ultra-dramatiques, ou à mieux dire funèbres, ont au moins autant que les mérites de l'exécution forcé la curiosité publique. On se rappelle l'*Interdit*, *François de Borgia*, l'*Excommunié*, le *Pape Formose*, le *Duc d'Enghien*. M. Jean-Paul Laurens a le don du pittoresque et de l'effet pathétique. Il sait restituer les épisodes tragiques de l'histoire dans leur caractère terrible et farouche. C'est un romantique par les conceptions, mais s'il possède à un tout autre degré que les romantiques la science documentaire et la précision du pinceau, sa facture n'a pas la fougue, la largeur, la puissance aisée des maîtres de cette école, encore moins leur beau coloris. Sa touche est dure, lourde, massive; il donne le relief aux figures, mais c'est le relief rigide du bois ou du métal. Sa couleur est sombre et froide, comme si la lumière ne lui arrivait jamais que du fond d'un cachot ou des profondeurs d'une crypte.

Bonnat s'impose plus qu'il ne séduit. On n'est pas sous son charme, mais on est en sa puissance. C'est le peintre des hommes. Il sculpte ses portraits. Les corps s'y détachent en saillie, les têtes, dont les solides dessous accusent rigoureusement la structure du crâne et de la face, y prennent le relief de la ronde-bosse. Sa touche mâle et large enlève hardiment les grands plans, sans toutefois négliger les détails. Comme Halbein, Bonnat est d'une intraitable sincérité. Il peint l'homme tel qu'il le voit, mais il le voit avec l'œil d'un maître qui en même temps qu'il saisit les formes, pénètre le caractère. Les modèles, pour la plupart illustres, — Thiers, Victor Hugo, Léon Cogniet, Ferdinand de Lesseps, le duc de Broglie, Puvis de Chavannes — qui ont posé devant lui, revivent *à jamais sur la toile. L'œuvre de Bonnat* sera pour les grandes figures de la fin du dix-neuvième siecle une incomparable iconologie.

Carolus Duran aime la couleur pour la couleur. Dans un portrait, il voit le costume non point avant la tête mais en même temps que la tête. Il fait des portraits d'apparat où brillent les éclairs des blancs, les feux des rouges, les ors des jaunes, les lazulites des bleus intensés, où chatoient les satins et où frissonnent les velours. S'il prodigue ainsi pour les étoffes toutes les richesses de sa palette, tout le feu de son pinceau, c'est qu'il sait ces richesses inépuisables, ce feu toujours ardent. Le grand coloriste se trouve dans l'éclat lumineux des carnations, dans la pourpre ardente des lèvres, dans le cristal lumide des yeux, le peintre de race dans le modelé souple, ferme, vivant des chairs, dans le dessin bien caractérisé des traits, dans la grâce naturelle des attitudes. Quel charme victorieux, quelle suprême élégance ont ces figures de femmes! Quelle maëstria dans cette exécution libre, franche, hardie, pleine d'entrain et de santé!

Paul Dubois comprend les portraits en un style plus sévère, en un caractère plus simple. C'est la sobriété statuaire. Pour lui, la magie de la couleur, l'illusion du relief ne sont point un but, mais seulement un moyen. Il ne s'en sert qu'autant qu'il faut pour donner l'image de la vie. Ennemi de l'art pour l'art, il ne veut pas que l'intérêt d'un rendu trop puissant ou l'attrait d'un coloris trop vif puisse un instant arrêter le regard au détriment du sujet même: le portrait. L'artiste se sacrifie à son modèle. Dessinateur infaillible, Paul Dubois trace les contours avec une pureté et une certitude magistrales; son modèlé très suivi et très délicat est conforme à son dessin. Où s'accuse surtout la personnalité du peintre-sculpteur, où il est sans rival, c'est dans l'expression profonde et pénétrante des physionomies. On y lit, comme à livre ouvert, les sentiments et les pensées. Qu'il sculpte des bustes ou qu'il peigne des portraits, Paul Dubois est, qu'on nous passe le néologisme, un psychographe.

***

LA FOI, L'ESPÉRANCE ET LA CHARITÉ, statues par Eug. Guillaume, notice par le **comte de Chambrun.**

Dans ce petit livre, M. de Chambrun fait, dans un style ferme, de hautes réflexions sur l'avenir de la société contemporaine. — J'en détache cette pensée qui m'a particulièrement frappé « Avec le cours des âges et le progrès, l'action gouvernementale n'est-elle point destinée, sinon à disparaître, du moins à s'affaiblir et à s'abaisser. » En effet, il est probable que d'ici à quelque temps, le métier de politique sera en si petite considération, que l'art enfin sous toutes ses formes prendra dans la société une part qu'il n'a pas. — Il serait souhaitable que beaucoup de gens aient aux arts le cœur qui apporte M. de Chambrun. La France en vaudrait mieux.

M. de Chambrun a fait comme on faisait au XVIIIe siècle, il a pris la forme épistolaire... Mais je vous donne la préface qui vous en dira davantage que tout ce que je pourrais dire.

L'unité, sans doute, se trouve dans l'âme et dans le cœur de l'homme; mais lorsque l'on considère son action, ses œuvres, le cours de la civilisation, on y aperçoit aussitôt des divisions, des parties, ce que j'appellerai volontiers des catégories de l'esprit humain.

Il y a, dans la civilisation, dans l'histoire, toute une œuvre considérable et qui se présente en quelque sorte comme la première pour notre existence elle-même, pour notre conservation: c'est la politique, le gouvernement, tout ce que comporte la vie des sociétés et sans quoi elles se dissoudraient, s'anéantiraient. Dans chaque Etat moderne, les services publics, les différents ministères satisfont à ces exigences, pourvoient à ces nécessités: ce sont la justice, l'administration, la diplomatie, la guerre, la marine, la finance. Ces organisations, pour chaque nation, ont des rapports à soutenir avec les nations voisines; elles en entretiennent de plus intimes encore avec leurs propres origines, leur passé. La vie des sociétés, en effet, n'est point isolée et simple; elle se présente comme complexe et triple. Elle ne se détermine point seulement en elle-même, elle ne se limite point au territoire détenu, à l'heure présente; elle s'étend et se prolonge dans l'espace et dans la durée, dans la géographie et dans l'histoire.

Cette primauté, d'ailleurs, cette hégémonie de la politique, est-elle vraiment une condition indispensable du genre humain? N'y a-t-il point là un peu de mirage, de la superstition en quelque sorte? Avec le cours des âges et le progrès; l'action gouvernementale n'est-elle point destinée, sinon à disparaître, du moins à s'affaiblir, à s'abaisser? Les sociétés, leurs entreprises, leurs initiatives, ne prendront-elles point l'ascendant pour occuper à leur tour les premiers plans, le devant de la scène du monde? Ce sont les questions, les problèmes de l'avenir. Dans le présent, l'Etat constitue donc tout le rapport principal, essentiel, de l'humanité avec elle-même. La religion et la science correspondent à nos relations avec Dieu et avec l'univers. Cette triple division, ces trois catégories paraissent épuiser la donnée de la civilisation et lui être adéquate.

Il nous reste cependant encore deux applications, deux emplois de nos facultés. Après qu'elles ont pourvu à la religion, à la politique, à la science, il paraît que leur labeur est acccompli, et cependant l'homme ne se tient point pour satisfait encore. De ses rapports avec lui-même, avec l'infini et avec la matière, il prétend déduire quelque conception d'ensemble, quelque synthèse absolue générale: cette synthèse, c'est la philosophie.

A ce terme, les destinées s'achèvent, une consommation s'opère, et il semble que le rideau peut s'abaisser sur l'œuvre, sur le drame du genre humain: il n'en est rien. Là où se terminent les contrées du connu, là où finissent l'intelligible et le réel, il reste encore en notre essence et notre fond des intuitions, des aspirations, des élans; les règnes du vrai et du bien se sont épuisés, celui du beau commence. L'homme ne pense plus, il n'agit plus: il sent, il aime, et l'art vient s'ajouter au sommet de son œuvre pour la charmer, l'embellir, la couronner.

C'est assez dire, pour philosophe et politique que l'on puisse être, la grande place qui appartient à l'art et doit lui être réservée dans la civilisation, dans la vie.

La notice qui va suivre se compose de six lettres adressées à l'artiste par le philosophe.

Ces lettres sont placées sous l'invocation de l'apôtre saint Paul. Leur sentiment, leur donnée générale, m'ont été inspirés par les travaux de Bordas-Demoulin et de l'abbé Augustin Sénac, par leurs livres avec lesquels j'ai été élevé.

La première renferme tout le plan, toute la conception de l'œuvre commencée. Les trois suivantes ont été écrites dans l'atelier pour ainsi dire, et en présence soit des grandes ébauches, soit de leurs petites esquisses et réduction.

Dans la cinquième lettre, j'exprime mes impressions et ma joie à la réception de la première et de la principale des trois statues, la *Charité*, car elle signifie pour moi toute l'équivalence, l'équation en quelque sorte de la civilisation, de l'humanité, de l'âme elle-même. Je le dis par une expression qui m'a été reprochée, mais que je maintiens: *la dation*, ou le don de soi.

La dernière lettre continue la précédente; elle reprend tous les préliminaires, elle indique le complément et la suite de ma pensée. En finissant, je me suis rappelé que du Parthénon aux Pyramides, au Colysée, à Saint-Pierre, à l'Escurial, j'avais visité tous les monuments célèbres, et j'ai essayé comme une walhalla, un panthéon, une apothéose de la civilisation.

Robert Estienne.

LES LIVRES

La *Revanche de Fernande*. par **Fortuné du Boisgobey**, vient de paraître chez E. Plon et Cie. Toutes les qualités de l'auteur du *Crime de l'Opéra*, de la *Main coupée*, etc., se trouvent dans ce volume: la vivacité de l'action, la vérité des caractères, et par-dessus tout l'intérêt du récit qui se soutient et grandit jusqu'au dénoûment.

***

Un bâtard, recueilli par son frère, enfant légitime, lui, devient amoureux de la fille de celui-ci avec laquelle il a été élevé. Des questions d'intérêt s'opposent à leur union. Mariés chacun de leur côté, ils vivent malheureux. A force de travail, le jeune homme est devenu médecin. Il meurt en sauvant du croup l'enfant de celle qu'il n'a cessé d'aimer.

Telle est, en deux mots, la donnée de l'*Oncle de Danielle*, d'**André Mouëzy**, publié par la maison Ollendorff.

***

La Belle Juive, épisode du siège de Jérusalem, par Mme RATTAZZI. — Paul Ollendorff, éditeur. — Le mot de M. de Bismarck à Jules Favre: « *Vous verrez se renouveler les horreurs de Jérusalem*, » a suggéré à Mme Ratazzi l'idée de retracer cette lutte mémorable qui devance juste de 1800 ans l'investissement de Paris. En lisant la *Belle Juive*, chacun sera frappé de voir combien les individualités historiques se répètent: on dirait qu'il y a des résurrections de figures humaines: que nos chefs de 1870 avaient leurs ancêtres parmi ceux de Jérusalem.

***

Le Mariage de Laure, par **Albert Le Roy**, vient d'être mis en vente chez Dentu. C'est, sous une forme attentivement littéraire, l'étude d'un des plus délicats problèmes qui puissent compliquer l'union conjugale. Il y a là une situation violente, scabreuse même, traitée avec ménagement.

***

Caprice des Dames, la dernière œuvre de **Charles Mérouvel**, qui parait chez Paul Ollendorf, est une histoire vivante et réelle.

Tout le monde va dans ses immenses magasins qui excitent à un si haut point la curiosité publique. Tout le monde voudra lire cette histoire récente où leur vie intérieure est dépeinte dans les moindres détails.

(1) Sous ce titre, le *Mouvement littéraire*, la Revue bibliographique paraîtra à cette place dans notre supplément.

Le gérant responsable: DE LAVAL.

Paris.— Imp. Schiller, 10 et 11, faub. Montmartre.

NOUVELLE PRIME DU GAULOIS

On ne saurait contester la marche rapide et progressive de la question des assurances et l'excellence de cette institution. Entrée dans les exigences de la vie matérielle par la terreur de l'incendie, elle pénètre dans le domaine purement moral par les contrats de prévoyance sur la vie humaine et contre les accidents. Mais combien d'ennuis, de démarches et de déboires pour celui qui s'assure ! — Pénétré de cette idée, le *Gaulois* s'est proposé : de propager parmi ses abonnés les bienfaits de l'assurance, en mettant à la portée de tous son économie bien entendue ; de supprimer pour eux les ennuyeuses démarches ; d'éloigner d'eux les obsessions importunes et nuisibles à leurs vrais intérêts ; enfin, par une combinaison toute nouvelle et qui lui est particulière, de leur réserver les *avantages pécuniaires*, dont profitent les intermédiaires qu'il remplace.

Le *Gaulois* crée dans ses bureaux, 9, BOULEVARD DES ITALIENS,

UN SERVICE SPÉCIAL D'ASSURANCES

Il veut être un trait d'union permanent et désintéressé entre ses abonnés et les Compagnies *de leur choix*, qu'elles s'appellent *la Nationale* ou *le Soleil*, ou *l'Urbaine* ou *la Générale*, ou telle autre Compagnie de *premier ordre*.

Il s'occupera gratuitement du règlement des sinistres, des changements de domicile, des augmentations, des diminutions et des transferts à opérer, *sans autre formalité à remplir que de donner ou d'envoyer par la poste, son nom et son adresse au Service des Assurances du* GAULOIS.

Une chronique des assurances paraîtra chaque lundi dans les colonnes du *Gaulois*, et tiendra le lecteur au courant des questions multiples de l'assurance, de son côté pratique, du but et de la situation des Compagnies.

Grâce à cette chronique, grâce à notre bureau de renseignements, tout actionnaire d'une Compagnie d'assurances quelconque pourra, soit de vive voix, soit par correspondance privée, savoir immédiatement à quoi s'en tenir sur la valeur qui l'intéresse.

Par suite, ceux qui désireraient acheter ou vendre des valeurs d'assurances trouveront dans notre intervention des facilités et des sécurités sans exemple.

On sait que les valeurs d'assurances étant toutes nominatives, sont soumises à des formalités de transfert toujours longues et fastidieuses. Notre service des assurances se chargera, sans frais aucun, de préparer des dossiers nécessaires pour que la vente des titres soit opérée sans retard. Il indiquera les courtiers auxquels il faut s'adresser de préférence : car tel courtier peut plus facilement qu'un autre placer dans sa clientèle certaines valeurs et *vice versa*.

Les chiffres ont leur éloquence : tout abonné qui traitera avec les Compagnies par l'entremise du *Gaulois* aura droit, à titre de *prime* :

A la remise de la *quittance entière* de première année, sur toute police de meubles, d'immeubles et de certains risques industriels de premier ordre, situés dans le département de la Seine ou dans ses environs immédiats, contractée pour la période courante de dix années ou sur les renouvellements à terme échu ;

25 0/0 sur la prime de première année des assurances contractées pour la vie entière ;

1 0/0 sur le capital placé en rente viagère ;

50 0/0 sur la prime de première année des assurances contre les accidents de chevaux et de voitures et des assurances individuelles contre les accidents ;

A la moitié de tous ces avantages pour toutes les affaires contractées en province ou à l'étranger.

En résumé, *le* GAULOIS, en matière d'assurances et de valeurs d'assurances, offre à ses abonnés :

Economie de temps et de démarches ;

Avantages palpables sous forme de remise ;

Garantie morale de renseignements complets, sûrs et désintéressés.

Et il ne sera pas une bonne Compagnie ni un courtier sérieux qui n'applaudissent à une mesure qui donne à l'une comme agent, à l'autre comme collègue, un organe de saine et loyale publicité uniquement préoccupé des intérêts de ses lecteurs.

Comptoir Général du Vêtement
MAISON AD. GODCHAU

(1re Succursale : 12, Faubg Montmartre) — *Habillements pour Hommes, Jeunes Gens et Enfants* — (2e Succursale : Rue de Rivoli, 75)
— Au Coin de la Rue Bergère. — *— Au Coin de la Rue de la Monnaie. —*

LA MAISON AD. GODCHAU Habille aussi élégamment que les grands Tailleurs. Est connue pour vendre le Meilleur Marché de tout Paris. Est renommée comme Maison de Confiance.

GRANDE MISE EN VENTE

LA MAISON AD. GODCHAU Échange ou rembourse les Vêtements ne convenant pas. Vend tous ses Articles en Détail aux mêmes Prix qu'en Gros. Garantit tous ses Produits qui sont de premier Choix.

La Maison **AD. GODCHAU**, *qui a la réputation si méritée de faire mieux que les autres et à meilleur compte, s'est encore surpassée cette année : ses tissus, fabriqués spécialement pour elle, sont de parfaite qualité et d'un goût exquis ; tous ses Articles se vendent avec garantie et ceux qui ne conviennent pas entièrement à l'Acheteur sont échangés ou remboursés.*

Quant à la Coupe de ses Vêtements, elle est aussi parfaite que celle des Grands Tailleurs. Les Vêtements sur Mesure se font sans augmentation de prix ; aussi, ce rayon prend tous les jours une extension considérable.

Expéditions **franco** dans toute la **France, à partir de 25 francs.**

Toutes les séries dont il est donné ci-dessous la Nomenclature sont excessivement avantageuses et constituent de telles Occasions que les Articles similaires seraient vendus au moins le double partout ailleurs. (Envoi franco du Catalogue général illustré).

HABILLEMENTS DE CÉRÉMONIE Drap noir fin belle coupe, redingote, pantalon et gilet. 28 fr. 41 fr. 59 fr. 68 fr. 82 fr.

PELISSES-FOURRURE Drap Moskowa, doublées laine, cols et parements de fourrure (ouatées et capitonnées à partir de 150 francs. 75 fr. 90 fr. 150 fr. 170 fr. 180 fr.

VESTONS-HIVER Hte-Nouveauté Drap d'Elbeuf, dispositions variées, coupe et façon très riches. 18 fr. 20 fr. 26 fr. 28 fr. 32 fr.

COSTUMES-HIVER Drap nouveauté uni, diagonale et fantaisie pour enfants de 3 à 8 ans. 9 fr. 12 fr. 14 fr. 18 fr. 22 fr.

COSTUMES COMPLETS Magnifiques Haute nouveauté, dispositions variées (demi Saison et Hiver). 35 fr. 40 fr. 45 fr. 50 fr. 60 fr.

PARDESSUS-HIVER Nouveauté diagonale, ratine et mousse doublés satin, dernière mode. 15 fr. 20 fr. 25 fr. 30 fr. 32 fr.

PANTALONS Dernière Mode Draperie nouveauté Hiver, coupe élégante, belle façon, très solides. 8 fr. 10 fr. 14 fr. 16 fr. 20 fr.

COSTUMES COMPLETS En drap nouveauté, fantaisie pour jeunes gens de 14 à 16 ans. 26 fr. 30 fr. 38 fr. 40 fr. 45 fr.

COINS DE FEU Splendides Flanelle ouatine dispositions variées, ouatés chaudement 9 fr. 12 fr. 18 fr. 25 fr. 30 fr.

ULSTERS Voyage Grands Pardessus cintrés, drap mousse, envers longs poils. 25 fr. 35 fr. 45 fr. 55 fr. 70 fr.

GILETS Riches drap nouveauté uni, diagonale et fantaisie, façon extra. 6 fr. 7 fr. 8 fr. 9 fr. 10 fr.

PARDESSUS Drap ratine ou fantaisie, très chauds pour enfants de 3 à 8 ans. 5 fr. 50 6 fr. 50 10 fr. 13 fr. 14 fr.

ROBES DE CHAMBRE Très riches, ouatées et capitonnées couleur. 11 fr. 15 fr. 22 fr. 30 fr. 40 fr.

COSTUMES DE CHASSE Velours grosses côtes avec boutons allégoriques. 28 fr. 35 fr. 42 fr. 55 fr. 70 fr.

UNIFORMES POUR COLLÈGES & PENSIONS *Casquettes et Képis allant avec l'Uniforme* DES COUPEURS SPÉCIAUX SONT ATTACHÉS A CE RAYON

PARDESSUS Drap ratine toutes nuances, dernière mode, pour enfants de 9 à 13 ans. 6 fr. 50 13 fr. 18 fr. 21 fr. 26 fr.

FABRIQUE ET GRANDS MAGASINS D'AMEUBLEMENTS

Vente au comptant moitié moins cher que les maisons vendant à crédit.

MAISON L. SIMON

Vente au comptant moitié moins cher que les maisons vendant à crédit.

PARIS, — 1 et 3, rue de Rivoli, 1 et 3, — 39, 41, 43, 45, 72, 74, 76, rue François-Miron (ancienne rue St-Antoine), 39, 41, 43, 45, 72, 74, 76, — PARIS

ENTRÉE PRINCIPALE & SEULE ENTRÉE : 3, RUE DE RIVOLI, 3

La Maison L. SIMON n'a de succursale ni à Paris, ni en Province, ni à l'Etranger. — Se défier des Maisons vendant sur son Catalogue comme faisant partie de ses Magasins.

GRANDE MISE EN VENTE

de Chambres à coucher

Un lit en fer, Un sommier, Un matelas, Un traversin, Un oreiller, Un buffet-commode, Une table, Deux chaises ; le tout ensemble. — 80 fr.
La même mobilier pour 2 personnes : 160 fr.

Un lit en noyer, Un sommier élastique, Un matelas, Un traversin, Deux oreillers, Une commode, Une table ronde, Une table de nuit, Trois chaises paille ou deux cannées ; le tout. — 163 fr.
La même chambre en acajou : 20 fr. de plus.

Un lit cadre, acajou ou noyer, Un sommier, Un matelas, Un traversin et deux oreillers, Une armoire à glace, Une toilette, Une table de nuit, Quatre chaises cannées ; le tout. — 295 fr.

Un lit à cadre et sculptures, acajou ou noyer, Un sommier, Un matelas, Un traversin, Deux oreillers, Une armoire à glace grand modèle avec fronton, Une commode-toilette chemin de fer, Une table de nuit vide-poches. — 395 fr.

Un lit à cadre et sculpture, Un sommier élast., bourrelets, Un matelas, Un traversin, Deux oreillers, Une armoire à glace gr. modèle, Une commode-toilette chemin de fer, Une table de nuit vide-poches, Quatre chaises élastiques couvertes en reps ; le tout. — 450 fr.

Un lit sapin verni à colonnes, Une armoire à glace, Une table de nuit, Le tout ensemble. — 425 fr.

Un lit palissandre pans coupés à chapeau, Un sommier, Une armoire à glace pans coupés à fronton, Une commode toilette, Une table de nuit vide-poches, Le même en thuya et palissandre. — 482 fr. — 550 fr.

Un lit thuya et palissandre, chutes et pans coups coupés, Une armoire à glace, Une table de nuit chiffonnier, Le tout ensemble. — 625 fr.

Un lit bambou et sapin verni, Une armoire grand modèle, Une table de nuit, Une toilette anglaise, Quatre chaises bambou, Un sommier ; le tout. — 595 fr. Fin de Saison

Un lit Louis XVI, 3 faces, Un sommier, Une armoire à glace, Une table de nuit, Le tout en bois noir. — 775 fr.

Un lit modillon palissandre, Une armoire à glace, Une table de nuit chiffonnier, Le tout ensemble. — 725 fr.
Le même en thuya et palissandre. — 775 fr.
Le même en bois de rose et palissandre — 825 fr.

Un lit chêne sculpté, Une armoire à glace, Une table de nuit, Le tout ensemble. — 650 fr.

Un lit Louis XV bois noir, Une armoire à glace, Une table de nuit chiffonnier, Le tout ensemble. — 950 fr.

Un lit Louis XVI en bois noir, Une armoire à glace, Une table de nuit chiffonnier, Le tout ensemble. — 1095 fr.

de Cabinets de travail

Une bibliothèque à doucine, Un bureau plat à caisse, Un fauteuil de bureau canné, En acajou ou noyer. — 215 fr.

Une bibliothèque chêne sculpté, Une table bureau, colonnes torses à entre-jambes, Le tout chêne sculpté, canné. — 375 fr.

Une bibliothèque pans coupés, Un bureau à caisse et casiers, Un fauteuil de bureau canné, En acajou ou noyer. — 295 fr.

Une bibliothèque bois noir, Un bureau à caisse, Un fauteuil de bureau canné. — 365 fr.

Une bibliothèque cintrée, pans coupés, Un bureau à doucine, Un fauteuil de bureau canné, En acajou ou noyer. — 450 fr.
Le même cabinet en bois noir, en plus. — 25 fr.

Une bibliothèque chêne sculpté colonnes torses, Un bureau plat à caisse, Un fauteuil de bureau canné, Deux chaises cannées, dos cannés. — 475 fr.

Une bibliothèque chêne sculpté colonnes torses, Un bureau à caisse et casiers, colonnes torses et entre-jambes, Un fauteuil de bureau canné. — 495 fr.

Une bibliothèque chêne sculpté trois portes, Un bureau ministre plat, Un fauteuil de bureau couvert peau. — 850 fr.

Une bibliothèque pans coupés, trois portes, bois noir, Un bureau ministre plat, bois noir, Un fauteuil de bureau couvert peau. — 595 fr.

Une bibliothèque Louis XVI, quatre portes, bois noir, Un bureau ministre plat, Un fauteuil de bureau couvert peau. — 1900 fr.

Choix considérable de Meubles de tous styles, prêts à être couverts

NOTA. — Un atelier spécial de Tapisserie et d'Ebénisterie, dans lequel se trouve un nombre suffisant d'ouvriers, permet de faire la Ville et les Voyages, soit en France, soit à l'Etranger, pour l'installation des Ameublements, Rideaux, Tentures et Tapis.

Envoi franco du Catalogue de Meubles, Tapisseries et Tentures et de Literie à toute personne qui en fait la demande.

de Salles à manger

Un buffet étagère, façon noyer, Une table ronde, Six chaises cannées. — 95 fr.

Un buffet étagère noyer, Une table ronde, Six chaises. — 145 fr.

Un buffet étagère noyer verni, acajou ou noyer ciré, moulures noires, Une table 8 couverts, Six chaises pieds tournés cann. — 175 fr.

Un buffet étagère noyer verni, acajou ou noyer ciré, moulures noires, Une table à deux allonges, Six chaises pieds tournés cann. — 225 fr.

Un buffet 2 corps vitré, Une table à 2 allonges, Six chaises arcades, Le tout en noyer verni, acajou ou noyer ciré, moulures noir. — 295 fr.

Un buffet 2 corps à crédence, Une table 3 allonges à ceinture, Six chaises pieds Louis XV, arcades en noyer verni, acajou ou noyer ciré, moulures noir. — 395 fr.

Un buffet chêne sculpté, Une table 3 allonges, patins chimères, Six chaises palmettes. — 380 fr.

La même salle à manger avec un buffet de 1 m. 15 de largeur... 420 fr.
Avec un buffet de 1 m. 30 de largeur... 465 fr.

Un buffet chêne sculpté à crédence, colonnes torses 1 m. 15, Une table 3 allonges, patins animaux, Six chaises vignes dos cannés. — 540 fr.

Un buffet crédence, 1 m. 15, colonnes torses, Une table 3 allonges, patins animaux, Six chaises médaillon, Un dressoir. — 625 fr.

Un buffet chêne sculpté Renaissance, 2 corps et crédence avec vaisselier à la crédence, Une table 4 allonges carrée, Six chaises Renaissance à balustres. — 750 fr.

Un buffet chêne sculpté, 2 corps, deux chêne, portes du corps du haut avec vitraux de couleur, Une table 4 allonges sur 4 pieds, ovale ou carrée, Six chaises assorties. — 775 fr.

Un buffet chêne sculpté à 3 portes, largeur 2 mètres, Une table patins ornements à 4 allonges, Six chaises sièges et dossiers cannés. — 780 fr.

Un buffet à 2 corps, corniche cintrée et à fronton, étagères de côtés, corps du bas à 4 portes, Une table sur un pied à ceinture et 5 allonges, Six chaises garnies, Le tout en noyer verni, acajou ou noyer ciré, moulures noir. — 1225 fr.

Un buffet chêne sculpté, vitré, 4 portes à cave, tablettes arrondies, colonnes profil ou torses, sujets variés, Une table 5 allonges, patins animaux, Douze chaises siège et dos cannés. — 1300 fr.

Choix considérable de Salles à manger de différents modèles et styles en noyer verni, acajou, noyer ciré, moulures noires, chêne blanc verni, chêne et noyer sculpté, bois noir, etc., etc.

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE DE MEUBLES, TAPISSERIES, TENTURES & LITERIE A TOUTE PERSONNE QUI EN FAIT LA DEMANDE